

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 642.—SAMEDI, 22 AOUT 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. SPULLER, SÉNATEUR, DÉCÉDÉ



HOURRA ! LES VOILA....

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 22 AOUT 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Les voici, par Alice Topaze.—Poésie : Abandon, par Nimrif.—L'Alert (avec gravure), par Faucher de Saint-Maurice.—Le mal d'aimer, par Henri Greslé.—M. le sénateur Spuller.—Passe-Temps récréatifs (avec gravure).—Poésie : Rendez-moi mes vingt ans, par Z. Mayrand.—L'asprit de famille illustré, par Jules Saint-Elme.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Hyménée.—Napoléon et le catholicisme.—Récréations en famille.—Renseignements divers.—Les pics-bois (avec gravure).—Nos primes.—Perte d'une partie du chargement (avec gravures).—Choses et autres.—Les Echecs.—Feuilleton : En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Portrait de M. Spuller, sénateur, décédé.—Beaux-arts : Hourra ! Les voilà.—Portraits de M. et Mme Théodule Bernard.—Beaux-arts : La nourrice (double page).—Gravures comique.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



IER, j'ai consulté mon thermomètre et, en constatant que le mercure avait augmenté de volume et s'était élevé d'une manière remarquable depuis la veille, dans le tube capillaire, je me dis qu'il était fâcheux que notre portemonnaie ou plutôt notre monnaie, ne jouisse pas

des mêmes propriétés que le vif-argent.

Un peu d'augmentation de finances ferait alors bénir la chaleur qui nous accable.

Vous me direz sans doute—puisque vous connaissez la physique—que le poids du mercure ne change pas en augmentant de volume, que l'argent que nous avons en poche se dilate en proportions invisibles, etc. etc., c'est vrai, mais un peu d'illusion ne fait pas de mal de temps en temps, cela repose des inquiétudes du présent et rend heureux pendant quelques instants.

L'étranger qui parcourt maintenant le Canada, en touriste, peut difficilement croire que ce même pays

couvert de riches moissons, d'arbres aux si larges ombres et dont le climat est si brûlant en ce mois d'août, puisse se transformer en quelques mois au point de solidifier son grand fleuve, de rendre toute navigation impossible et de paralyser le commerce.

Mais si le triste hiver a son côté triste, l'été, surtout un été aussi brûlant que celui de cette année, a bien aussi ses inconvénients.

Que de morts causées par la chaleur, que de jeunes gens se sont noyés depuis trois mois !

Les accidents causés par la température torride peuvent difficilement être évités : les exigences de la vie, la lutte pour l'existence veulent souvent que l'on travaille par les plus grandes chaleurs, au risque d'en mourir, mais pourquoi tant de jeunes gens se noient-ils, contre un nombre bien moins élevé d'hommes faits, toutes proportions gardées ?

* * Pourquoi ?

Toujours pour les mêmes raisons : l'imprudence, le manque de réflexion, la présomption, comme le prouve l'apologue chinois suivant :

Un jour, Confucius s'arrêta devant la boutique d'un oiseleur. Surpris de n'y voir que de jeunes oiseaux, il en demanda la raison au marchand :

—D'où vient cela ? N'en prenez-vous jamais de vieux ?

—Rarement, répartit celui-ci, les jeunes seuls tombent dans nos pièges ; s'il arrive qu'un vieil oiseau se laisse prendre, c'est pour avoir suivi ses petits.

—Vous avez entendu l'oiseleur ? reprit le sage, en se tournant vers ses disciples. Rappelez-vous la leçon qu'il vous donne. Ce qu'il dit des jeunes oiseaux s'applique également aux jeunes hommes. C'est parce qu'ils n'écoutent pas les vieillards qu'ils tombent dans tous les pièges. La présomption, l'imprudence et l'inattention sont leurs défauts naturels. Quant aux vieillards assez insensés pour suivre et imiter les jeunes hommes, ils doivent s'attendre aussi à récolter le fruit de leur folie.

C'est en effet toujours, toujours la vieille histoire et il suffit même souvent de signaler un danger à un jeune homme pour qu'il s'y précipite tête baissée, et si j'ai reproduit de préférence le récit chinois, c'est par pure raison d'actualité et qu'il est de mode de s'occuper de préférence en Europe de Li-Hung-Tchang, qui sera au Canada dans quelques semaines.

* * Jamais vaincu n'a été accueilli avec tant d'honneurs et de démonstrations d'amitié, par tous les peuples d'Europe, que ce Chinois, battu et rebattu par les Japonais et vraiment ce serait à croire qu'Ovide s'est trompé quand il a écrit son fameux : *Donec felix eris &c...*, devenu proverbial.

Non, ce n'est pas le vaincu que l'on comble de compliments et de décorations, c'est le représentant d'un immense Empire, d'une nation puissante, de centaines de millions d'hommes qui peuvent devenir un danger ou une aide, selon que l'on saura se mettre dans ses bonnes grâces ou lui déplaire.

Li-Hung-Tchang a demandé à sir Donald Smith, beaucoup de renseignements sur le Canada et ne s'est pas gêné de dire à un ministre anglais qu'il était honteux, pour un pays libre comme l'Angleterre, de frapper tout Chinois entrant en Canada d'un droit de douane de cinquante dollars.

Le ministre lui a répondu, paraît-il, que l'Angleterre n'était nullement responsable de cette taxe et que le Canada faisait ses lois comme il l'entendait.

Li-Hung-Tchang n'a pas demandé si on lui ferait payer ce droit, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnent, mais un Chinois qui ne parle pas n'en pense pas moins qu'un autre, et je me demande avec crainte ce qu'il doit bien penser de nous.

Il nous le dira peut-être bientôt.

* * " C'est par la petite patrie, qui est la famille, que l'on s'attache à la grande," a dit avec beaucoup de vérité J.-J. Rousseau, mais, entre la famille et la grande patrie se trouve le village, la ville, le lieu enfin

où l'on est né, le lieu dont on ne perd jamais le souvenir et qui nous est toujours cher.

La connaissance parfaite du passé du lieu de notre naissance est une partie de la science de l'histoire de notre pays, et c'est cette partie que l'on ignore souvent le plus.

Un de mes collègues du service civil, M. Joseph Trudelle, employé de la bibliothèque de la Législature, est un de ces hommes de bien qui poussent jusqu'à ses extrêmes limites l'amour de la paroisse natale, qui en fouillent l'histoire avec passion et suivent ses progrès avec un intérêt toujours croissant.

C'est ce qui vient de le décider à publier un volume bourré de renseignements des plus utiles : *Charlesbourg, mélanges historiographiques avec tableau hors texte*.

Comme le dit avec raison, M. N.-E. Dionne, dans la préface : " Cette monographie de Charlesbourg est intéressante à plus d'un titre. M. Trudelle n'a pas voulu entrer dans le domaine purement historique. Ce travail a été accompli par M. l'abbé C. Trudelle ; son but consiste principalement à donner des détails généalogiques sur les premiers colons de Charlesbourg et sur leur descendance. Cette paroisse a vu se détacher tour à tour des essaims nombreux de cultivateurs qui sont devenus fondateurs des paroisses environnantes. Un grand nombre de nos familles canadiennes tirent leurs origines de ces endroits, et dans ces familles nous trouvons des notabilités dans les professions religieuses et civiles. Il y a là tout un monde de prêtres, religieux, avocats, médecins, notaires, qui ont laissé un nom dans l'histoire du pays. Les notes touchant les seigneuries et leurs premières habitations serviront à guider le biographe dans ses travaux, et il puisera, en somme, dans cet ouvrage, une foule de connaissances utiles, qui autrement lui auraient coûté une somme énorme de recherches "

Cette appréciation est juste et j'ai parcouru le livre avec beaucoup d'intérêt. Je dis " parcouru " avec intention, car ce n'est pas un ouvrage qu'on lit d'un seul trait, c'est un livre de notes auquel on recourt chaque fois qu'on a besoin d'un renseignement sur Charlesbourg ou une des familles qui ont fondé cette jolie et riche paroisse, l'une des plus anciennes, sinon la première du pays.

Je montrai, l'autre jour, la brochure à un Américain en villégiature, près de moi, et il me la demanda pour quelques heures ; il la garda trois jours et me la rendit en disant :

—C'est ce genre d'ouvrages qui nous manque aux Etats-Unis, mais il faut reconnaître aussi que nous fondons tant de villes et de villages que nos écrivains n'ont pas encore eu le temps de faire la monographie de nos localités qui ont été le berceau de notre grand peuple. Vous avez bien raison, au Canada, de prendre vos précautions pour sauver de l'oubli les origines de votre pays. Vos descendants en seront bien heureux...

Le compliment est mérité et je le transmets à M. Trudelle avec les plus sincères éloges du MONDE ILLUSTRÉ.

* * Par ces belles soirées d'été, quand le soleil s'est décidé à nous laisser quelques heures de repos et de fraîcheur, levez-vous parfois la tête, regardez-vous le ciel couvert de clous d'or ?

Oui, sans doute ; quel être humain pourrait ne pas s'enthousiasmer à la vue de cette illumination quotidienne que nous donnent les mondes dispersés dans l'espace.

Qui donc pourrait ne pas ressentir une émotion sincère en voyant ses globes lumineux, qu'il est raisonnablement impossible de supposer inhabités ?

Quelles sont ces créatures de Dieu qui peuplent ces mondes ? Des hommes ? Sont-ils faits comme nous ? Pensent-ils comme nous ? Pensent-ils à nous comme nous pensons à eux ? Veulent-ils, comme nous, percer le mystère et savoir comme nous ?

Que de points d'interrogation sans réponse ! Que de problèmes à résoudre !

On y arrivera, cependant, on le saura un jour, on verra ce qui se passe dans la lune et ailleurs, grâce à

la science qui ne peut pas *faire faillite*, quoi qu'en ait dit un brave homme au cerveau surchauffé.

Mais, en attendant, quand vous regardez ce beau ciel plein d'étoiles, pouvez-vous nommer ces lueurs scintillantes, les connaissez-vous un peu et avez-vous une petite idée de la carte du firmament ?

Non, généralement non, et, à part de la Grande-Ourse, de la Petite-Ourse, de l'étoile polaire, de Sirius, d'Orion, les trois quarts, les neuf dixièmes des spectateurs de cet admirable tableau ne connaissent rien de rien.

C'est cependant le moment d'étudier ces belles choses et votre vieux chroniqueur ne saurait trop vous engager à consacrer, chaque soir, quelques instants à ce travail si captivant.

Profitez des belles soirées, où, en plein air, vous pouvez faire des observations pleines d'intérêt et qui élèveront votre cœur vers le grand Maître.

L'étude de l'infiniment grand, comme celle de l'infiniment petit est presque une prière, en même temps qu'un grand plaisir.

* * * Les annonces, je ne suis pas le premier à le redire, nous réservent chaque jour des surprises.

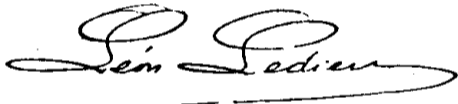
Dans la rédaction des décès même, il y a parfois matière à rire, ou tout au moins à faire hausser les épaules.

Un journal annonçait dernièrement la mort de Mme X..., et ajoutait :

"Mme X... était la cousine de M. Z... ex-M. P."

On se demande, en lisant cela, quel sentiment de bêtise ou de sottise vanité a pu pousser un individu (personne du journal, bien entendu), à rédiger une annonce de ce genre.

Est-ce là la seule qualité qu'avait Mme X... que d'être la cousine d'un ancien député ? En vérité, c'est bien peu de chose, et je crois que la pauvre défunte tenait plus à sa réputation d'honnête femme, de bonne épouse et mère de famille, qu'à celle d'être la cousine d'un bonhomme quelconque que le hasard des élections a pu faire député.



A BATONS ROMPUS

Depuis le mois de mai dernier, mois des roses et de déménagements,—ce qui n'est pas toujours rose pour ceux qui déménagent,—un logement de première classe était à louer. Il lui fallait locataire, car, bien entendu, tout immeuble a propriétaire ou locataire.

Or, voyez le guignon, la guigne, la malchance, comme on dit. Les anciens locataires, qui avaient été mis dehors par le propriétaire, prétendaient, affirmaient, assuraient que le dit logement ne trouverait plus de locataires, à moins que ce ne soient eux, les anciens, qui reviennent l'habiter.

De là, les mauvaises langues prétendaient que les anciens locataires avaient jeté un sort sur la dite maison. Aussi, les gens de l'endroit, les promeneurs, les étrangers, n'osaient-ils s'approcher de cette maison. Ils la fuyaient, prétendant qu'elle était hantée par un diable, entouré de sa cour infernale, tantôt bleu, tantôt rouge.

* *

Et les histoires allaient leur train...

Pour peu, les bonnes femmes du pays auraient trempé un rameau béni dans l'eau sainte pour asperger la dite maison et en chasser les esprits mauvais et malfaisants, et cela en latin... de cuisine, car les bonnes femmes de notre époque, à l'instar du diable qui n'y comprend rien parcequ'il n'est pas orthodoxe, parlent latin sans le savoir. Or, par un revirement fort explicable, étant donnée la versatilité des sentiments humains, cette maison vient d'être louée, et tout le monde s'y accourrit et de venir la visiter.

Oui, lecteurs, louée, bien louée, légalement louée

par devant un notaire public, et cela pour période de cinq ans,—pour cent ans, disent les malins,—avec liberté pour le propriétaire,—uniquement pour lui—de renouveler le bail ou de renvoyer chasser ses locataires s'ils ne se conduisent pas bien, s'il ne lui conviennent pas.

* *

Comme le bloc de marbre du sculpteur, ces locataires seront-ils "dieux, table ou cuvette ?" C'est ce qui intrigue fort les curieux, mais l'avenir nous l'apprendra.

Pour nous, nous croyons qu'ils seront des dieux, et des dieux bienfaisants, même pour ceux qui avaient peur d'eux, humainement parlant, bien entendu.

* *

Et pourquoi ne le seraient-ils pas, après tout ?... Est-ce parce que l'on se méfie presque toujours d'un nouveau venu, d'un étranger, d'un nouveau voisin ?...

En effet, et c'est souvent parce que les propriétaires sont encore plus terribles que leurs locataires ou leurs voisins qu'on les redoute.

—Fait-il du tapage, rentre-t-il tard, fume-t-il, tousse-t-il, crache-t-il, se demande chacun ?

—Peu vous importe, du moment qu'il se conduit bien et vous paie bien !

Tout cela c'est fort bien dit-on, mais on n'en pense pas moins de ce locataire ou de ces nouveaux venus qui ont des manières, des figures étranges... sinistres.

Et les cancans vous assaillent, alors que vous pensez uniquement à "pendre la crémaillère," tant pour fêter votre propriétaire que vos voisins.

Malgré tout cela, on vous surveille, on vous épie, on vous guette, sans se rappeler que le soleil a des taches, et si vous saviez l'inquisition dont vous êtes l'objet, vous préféreriez certainement être le dernier dans une chaumière à vous que le premier dans Rome.

* *

Donc, le Parlement est ouvert au moment où nous paraissions, ce qui est une réjouissance pour tout le monde, surtout pour LE MONDE ILLUSTRÉ, heureux et fier de pouvoir compter tant d'illustrations dans le Canada.

* *

Tel est, lecteurs, le logement qui n'est plus à louer pour longtemps. C'est la Chambre dans laquelle, à l'instar des concurrents au prix de Rome qui sont en fermés en cellule pendant quarante jours, les élus vont s'enfermer, par cette chaleur apoplectique, pour faire de la belle ouvrage. De par Dieu, c'est la grâce que nous leur souhaitons.



LES VOICI !

*Son heureux fiancé l'attend, moi je me cache.
Elle vient : je l'épie, en murmurant tout bas
Ce reproche, le seul que son oubli m'arrache :
—Vous ne m'aimiez donc pas ?*

*Les voici tous les deux : ils vont l'un près de l'autre,
Ils se froissent les doigts en cueillant des ilas.
—Vous oubliez le jour où ma main prit la vôtre ;
Vous ne m'aimiez donc pas ?*

*Heureuse, elle rougit, et le jeune homme tremble ;
Et la douceur du rêve a ralenti leur pas.
—Vous oubliez le jour où nous errions ensemble ;
Vous ne m'aimiez donc pas ?*

*Il s'est penché sur elle en murmurant : " Je t'aime !
Sur mon bras laisse aller, laisse peser ton bras."
—Vous oubliez le jour où j'ai parlé de même.
Vous ne m'aimiez donc pas ?*

*Oh ! comme elle a levé cet œil bleu que j'adore !
Elle m'a vu dans l'ombre et me sourit, hélas !
—Que vous ai-je donc fait, pour me sourire encore
Quand vous ne m'aimez pas ?*

SULLY PRUDHOMME.

EXPLICATION

A mon amie Louisette.

La lecture de votre réplique du 18 juillet m'a beaucoup amusée, ma chère Louisette. Je vous avoue même que j'ai ri de grand cœur. N'allez pas prendre mon hilarité pour une moquerie qui, de ma part, serait très déplacée, mais plutôt pour l'effet d'un malentendu dont vous rirez vous-même, quand je vous en aurai donné l'explication.

En lisant mon article du 27 juin, vous avez cru voir en moi une épouse agacée, malheureuse par les autres ou par elle-même ; qui, dans son dépit, confiait au MONDE ILLUSTRÉ le trop plein de son cœur gonflé d'amertume. (Laissez-moi vous dire en passant, madame, que si j'avais été dans cette position, ce n'est pas au public, par l'entremise d'un journal, que j'aurais confié mes peines). Votre bon cœur, ému de compassion pour moi et pour le pauvre être condamné à vivre à mes côtés, vous vous êtes empressée de me donner un conseil rempli de dévouement et de bon sens, et dont mon prétendu mari vous serait très reconnaissant s'il existait autrement que dans votre imagination.

Aujourd'hui, en relisant mon article du 27 juin, je me suis avoué qu'il pouvait très bien être interprété de cette manière ; mais lorsque je l'ai livré au public, j'étais si loin de penser qu'on verrait en moi une épouse mécontente, et qu'on me donnerait des conseils en conséquence, que vraiment, je vous le répète, j'ai ri de bon cœur. Si au contraire j'avais été peinée de me voir incomprise, j'aurais pu me consoler en pensant au spirituel Ribon, qui, pour avoir émis ses opinions sur l'amour, en juge et non en avocat, s'est vu condamné à passer, au moins dans l'esprit de quelques personnes, pour un pauvre amoureux victime d'une trahison. J'aime à parcourir souvent ce sublime article : " Sait-on aimer," dont j'admire la justesse d'inspiration ; et les répliques de quelques jeunes amoureuses, qui reprochent amèrement au sceptique Ribon d'avoir renversé d'un coup de plume leurs plus douces illusions.

A quoi bon, aussi, briser les illusions d'autrui ?... Pourquoi aller dire, à ceux qui se prétendent heureux, qu'ils ne le sont pas autant qu'ils le croient, ou qu'ils veulent nous le faire croire : le bonheur terrestre n'est-il pas toujours une illusion ?... La jeune épouse qui vante, en termes séduisants, les charmes de son foyer, en ne manquant pas de s'attribuer toutes les qualités de son mari, ne serait-elle pas froissée si on lui répondait : " Vos roses sont trop belles, pour être sans épines." Mais non, ne lui disons pas cela, car il serait à craindre que cette brusque franchise fût mal interprétée. Disons-lui plutôt : " Soyez heureuse à votre manière, et nous le serons à la nôtre "...

Oh ! excusez-moi, madame, car je m'aperçois qu'en me livrant à mes réflexions, j'oublie les sujets primitifs de notre entretien : toilette et politique. Sur ce dernier point, vous êtes tout-à-fait de mon avis ; et à propos de la toilette, je suppose que votre silence veut dire approbation ! Alors, je me retire en me félicitant d'avoir eu l'avantage de converser avec une personne d'esprit, et en remerciant le gracieux MONDE ILLUSTRÉ, d'avoir bien voulu placer mes pauvres écrits parmi les riches bijoux littéraires, qui font l'ornement de cet intéressant journal.

En vous disant adieu, ma chère Louisette, je tiens à vous remercier de votre excellent conseil, que je mets en réserve pour plus tard ; et s'il vous plaisait de m'en adresser un autre, dont je pourrais profiter actuellement, je l'accueillerais avec plaisir. Sur cette espérance je supprime mon " adieu ", pour un " au revoir ".

ALIX TOPAZE.

Agir sans principe, c'est consulter sa montre après avoir placé l'aiguille au hasard.—Mme ROLAND.

Une épine vous blesse, bien vite ôtez-là ; mais ne cherchez jamais qui la mit dans votre cœur ; en le découvrant, vous aggravez votre mal.—P. de CASTEL-FLEURY.

ABANDON !

A la très gracieuse Melle Emilie D.

Le vent gémit et pleure dans les cimes
Des arbres desséchés.
Regrettent-ils, en leurs plaintes sublimes,
Leurs rameaux détachés ;
Des doux zéphirs l'amoureuse caresse ;
Les rayons de soleil
Sur leur dôme vermeil ;
Ou de l'oiseau qu'ils abritaient, l'ivresse ?
— Et toi, mon cœur, gémis sous les autans :
Car toujours, tu l'attends !

La froide bise a caché sous le givre
Son châssis toujours clos :
Je ne vois plus son minois qui m'enivre,
Et là-bas, dans le clos,
N'apparaît plus sa svelte silhouette !
En emportant mon cœur
Elle a pris mon bonheur :
A ce destin faut-il que je soumette
Mon âme triste où pleurent les autans
Alors que je l'attends ?

ENVOI :

Vous vous montrez si gracieuse,
Vous êtes si charmante, ô Fleur parmi nos fleurs !
Que d'un de vos regards vous séchez ces pleurs
Tombés de mon âme anxieuse !

NIMRIF.

Montréal, 1896.

" L'ALERT "

(Voir gravure)

Parmi les nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, il y en a, peut-être, quelques-uns qui se rappellent avoir lu mon étude sur le fameux navire polaire, l'Alert, brûlé le 12 septembre 1895, sur la batture de Beauport. Il s'agissait d'en retirer le cuivre et le fer. L'Alert faisait partie de l'expédition anglaise au pôle Nord, en 1875 et 1876. Il était placé, avec le Discovery, sous les ordres du capitaine Nares, et portait à son bord mon vieil ami, le capitaine de vaisseau Le Clerc, mort l'an dernier, attaché naval à l'ambassade française de Londres.

Je suis aujourd'hui en état de renseigner LE MONDE ILLUSTRÉ sur certaines reliques qui ont été sauvées de l'Alert.

Un amateur de vieilles choses, M. Onésime Chalifour, manufacturier, de Québec, et résident de Limoilou, vient de m'envoyer une photographie que je m'empresse d'envoyer au MONDE ILLUSTRÉ. Elle représente, en petit, le vaillant navire. A l'avant est la fameuse statue qui ornaît la poulaine. Elle est haute de six pieds et repose sur un piédestal formé par un morceau de chêne provenant de l'étambot, un morceau d'acajou qui faisait partie de la boiserie de la chambre du commandant, et une troisième puis une quatrième parties provenant de la mâture. Elle était en pin de Vancouver.

Oh ! si la statue de la poulaine de l'Alert pouvait parler, comme elle nous en raconterait sur les misères, les événements, les mystères qui se sont déroulés devant elle pendant les longues nuits polaires !

Les deux bittes en acajou et en cuivre, avec trois râteaux de poulies chacune, reposent sur deux autres piédestaux, dont la première partie est en chêne provenant aussi de l'étambot, et la seconde partie de morceaux de pin de Vancouver. Tous ces matériaux, comme ceux cités plus haut, proviennent aussi de l'Alert.

A l'arrière est la roue du gouvernail. Elle est en acajou et en chêne. Elle a tous ses cuivres.

La statue a été restaurée par l'habile sculpteur québécois, M. J.-B. Côté ; les deux bittes et la roue du gouvernail par M. Thomas Gagnon.

Entre autres reliques de l'Alert, M. Chalifour possède aussi les claire-voies, le capot d'échelle, les boise-ries en acajou de la chambre du commandant, ses fenêtres, de belles pièces en cuivre et en verre coupé, ainsi que toute la mâture du navire, devenue désormais historique.

Il lui reste encore assez de bois de l'Alert pour construire l'intérieur de plusieurs appartements somptueux ou pour faire un yacht de bonne grandeur. Heureux ceux à qui la fortune permettra de faire l'acquisition de ces reliques du passé qui en racontent bien plus long par leur silence, que certains livres de ma connaissance, avec toutes leurs belles phrases.

Touchez le font Maurice.

LE MAL D'AIMER

Dédié à Ribon.

Elle était née dans le Finistère, dans un de ces villages bretons où les vieilles traditions d'honneur et de vertu sont la seule fortune des habitants.

Cadette de six enfants en bas âge, Suzanne avait été placée par les soins de son curé dans un orphelinat voisin, et, à l'âge où toutes ces pauvres filles sortent d'entre les mains charitables qui les ont élevées pour, trop souvent, hélas ! s'échouer sur les pavés de nos grandes cités modernes, elle, la charmante bretonne de quinze ans, avait été placée dans une excellente famille de Landerneau.

Deux ans après, sa sœur aînée, cuisinière dans une maison bourgeoise en Normandie, la fit venir avec elle et, à dix-huit ans, Suzanne était aussi jolie fille que bonne femme de chambre.

C'est alors que je la connus ; ses beaux yeux noirs qui semblaient toujours mouillés d'une larme me dirent combien de beaux sentiments, combien de nobles aspirations étaient en germe dans cette âme neuve et naïve.

Son maître, un vieux chef de bataillon de l'armée d'Afrique, excellent cœur, mais bourru comme bon nombre de ses frères-d'armes, était mon correspondant à Caen pendant que j'y faisais mon droit ; j'étais l'hôte de tous les jours et le familier de la maison.

Veuf depuis quelques années, le vieil officier n'avait qu'un fils, en garnison sur la frontière de l'Est, et qui portait depuis plusieurs années déjà les épaulettes de capitaine.

Suzanne, dès son entrée en service, fut un vrai trésor pour le commandant, et, dans les crises aiguës qu'une blessure très mal cicatrisée occasionnait au vieillard, elle, toujours bonne, toujours douce, eut pour lui le dévouement d'une enfant pour son père.

Un soir que je venais partager le repas de mon vénérable ami, sans invitation préalable, comme c'était d'ailleurs mon habitude, je trouvai la jeune fille toute seule. Le commandant était à souper chez le baron X..., et il avait donné congé à sa cuisinière et à son valet.

Je ne fus qu'à moitié fâché de trouver la jeune fille seule, car depuis longtemps déjà j'avais envie de connaître un peu cette nature qui me paraissait si étrangement bonne, de plus, une transformation s'était faite dans cette jeune personne. Ses yeux, autrefois si noirs, si pétillants de malice, semblaient montrer l'état d'inquiétude de son âme. Sa voix, jadis si claire et si profonde, sortait avec peine de la gorge et les mots mouraient mélancoliquement sur ses lèvres un peu pâlies ; et pourtant, jusqu'à ce jour, je ne lui avais adressé que les paroles banales qui sont d'usage à l'entrée d'une maison amie.

— A quelle heure monsieur doit-il rentrer ?

Ce fut ma première parole.

— Je ne sais, M. Paul ; ma sœur doit prendre monsieur chez monsieur le baron, en rentrant, au plus tard à dix heures, je crois.

— Votre sœur va donc quitter la maison, elle se marie, n'a-t-on dit ?

— Hélas ! oui, M. Paul...

Puis elle leva sur moi ses beaux yeux noirs.

— Comment, hélas ! Mais, Suzanne, n'est-ce pas là nous tendons tous ? Aimer, être aimé et puis être heureux, c'est cela la vie ! Ne comptez vous pas vous marier, Suzanne ?

Un long soupir, accompagné d'un signe de tête négatif et d'un sourire plus triste que jamais, fut sa première réponse, puis elle ajouta :

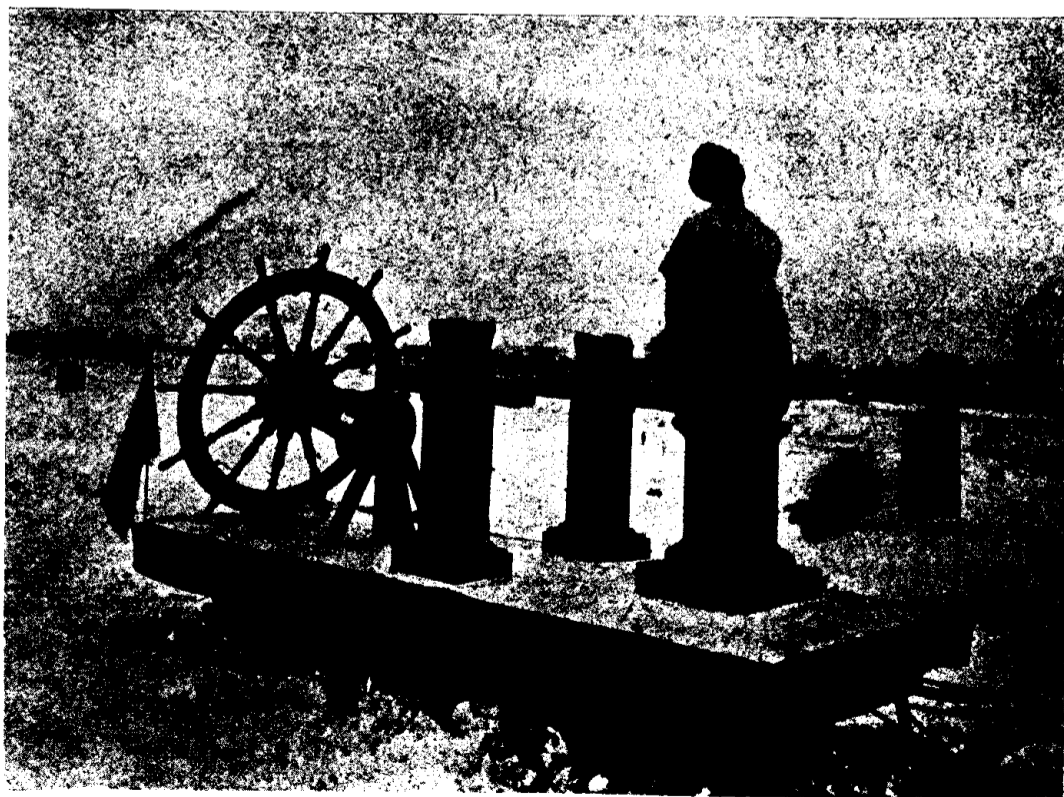
— Non, monsieur Paul, moi, voyez-vous, je ne suis pas née pour être heureuse, je ne me marierai jamais...

Je pensai qu'un amoureux peu sérieuse avait déjà effleuré son jeune cœur, et je partis ce soir là en riant tout haut de la sensibilité extrême de cette petite Bretonne.

* * *

Mon droit était fini, j'allais entrer comme surnuméraire de l'enregistrement, et je devais quitter Caen sous peu de jours. La maison de mon vieil ami était toujours le toit hospitalier d'autrefois, mais le vieux soldat était couvert de rhumatismes et ne quittait presque plus sa chambre. Je vins donc, un après-midi, lui faire mes adieux, lui promettant de revenir aux premiers beaux jours passer une semaine auprès de lui.

J'allais sortir de cette maison où j'avais trouvé, pen-



" L'ALERT ". — (RELIQUES HISTORIQUES). — Photo. A.-R. Roy

dant trois ans, les conseils et l'affection d'un véritable ami, lorsque j'entendis des pas précipités derrière moi. C'était Suzanne ; me voyant m'arrêter et regarder en arrière, elle fit un bond en avant, les mains jointes, pâle comme une morte.

—Qu'y a-t-il, Suzanne ?

—Oh ! monsieur, me dit-elle en se rapprochant de moi le plus possible, excu-yez ma hardiesse, mais est-ce vrai que vous partez ?

—Mais oui, Suzanne, je pars demain matin.

—Que la maison va être triste maintenant, il n'y avait que vous à y apporter un peu de joie...

Elle s'arrêta, sa voix était pleine de larmes, sa poitrine se soulevait comme si un orage intérieur eût voulu la faire éclater.

Elle porta la main à son front et toute rougissante elle ajouta :

—Monsieur Paul, je vous demande pardon à l'avance de ce que je vais vous dire, mais c'est plus fort que ma volonté, j'étouffe, il faut que je vous le dise : quand vous vous marierez, je vous en supplie, prenez-moi à votre service ; j'aimerai votre femme, j'aimerai vos enfants. Oh ! eux surtout, je les aimerai bien, soyez en sûr !...

Puis elle éclata en sanglots...

Elle disparut aussitôt sans me donner le temps de lui répondre, et je sortis de cette maison en y laissant un peu de ma joie.

* * *

Je venais d'être nommé receveur dans le Nord, et nous allions partir sous peu de jour. (Je dis nous, car j'étais depuis un mois l'heureux mari de la plus aimée des femmes), lorsque nous apprîmes la mort du commandant Z... Nous nous rendîmes le jour même à Caen, pour assister aux funérailles.

Après la cérémonie, Suzanne, qui avait soigné le vieux brave jusqu'à la dernière minute avec le dévouement et la patience d'un ange, vint demander à ma femme si elle la voulait à son service :

Je n'avais pas oublié la petite bretonne, souvent même, pendant les heures d'ennui, dans mon bureau, surtout les premiers mois après mon départ de Caen, je laissais errer ma pensée au gré de mes souvenirs, je revoyais Suzanne le jour de mon départ, les yeux humides et la voix coupée de sanglots... puis son image avait peu à peu pâli dans ma mémoire sans toutefois s'en effacer complètement.

La retrouver en ce jour de deuil et au milieu de si chers souvenirs, elle qui n'avait pas oublié, me fut très pénible ; je conseillai à ma femme de lui promettre place, sinon chez nous, au moins chez des amis ; mais avant nous décidâmes de l'envoyer passer un mois en Bretagne pour se remettre des fatigues éprouvées au chevet du Commandant.

Lorsque nous lui annonçâmes notre décision de l'envoyer un mois chez des parents, elle me regarda de son beau regard mélancolique.

—Alors, vous ne voulez pas de moi maintenant, fit-elle d'une voix étranglée.

—Nous ne pouvons vous prendre avant un mois répliquai-je, car en nous rendant en Flandre, nous passons par Paris où nous séjournons quelque temps. C'est notre voyage de noces que nous terminons.

—Ah, fit-elle avec un long soupir, votre voyage... de noces, eh bien ! c'est bon, je pars.

Elle partit le soir même et, je l'avoue sans honte, son départ me fit un vide dans le cœur. Je compris ce jour là seulement que cette pauvre fille m'aimait, mais de quel amour ! d'amour discret et pur, d'amour sans jalousie et sans haine, d'un amour qui fait vivre ou qui tue !

Lorsqu'en sortant de cette maison où elle avait si longtemps aimé, pleuré et souffert, elle nous fit ses adieux, ma femme lui dit :

—Eh bien, Suzanne, au mois de mai, vous nous rejoindrez, n'est-ce pas ?

—Peut-être, madame, soupira-t-elle !

Et une dernière fois je vis ses beaux yeux noirs à travers une larme.

Un matin (il y avait trois semaines que nous étions installés à G...) je reçus donc cette lettre écrite d'une

main bien inhabile, mais le timbre de la poste me permit tout d'abord d'en connaître la provenance. Elle venait de Bretagne.

Voici ce qu'elle contenait :

Monsieur. Ma fille Suzanne, qui devait aller se mettre à votre disposition lundi prochain, vient d'être prise d'une fièvre qui met ses jours en danger. M. le Recteur (*) est venu la voir ce matin ; il l'a trouvée très faible ; j'ai peur pour sa vie, comptez pas sur ses services.

YVONNE LEQUAICK.

Les jours passèrent et je n'eus pas d'autres nouvelles, je devenais triste et soucieux, les heures de bureau me pesaient sur les épaules comme des jours de prison, il me fallait de l'air et de la distraction. Ma femme s'en aperçut et me demanda la cause de cette tristesse. Je lui racontai alors l'histoire de cette pauvre enfant simple et naïve, au cœur grand et généreux ; son amour m'avait touché, comment pouvait-il en être autrement ?

Cette confession me soulagea, et un regard d'amour et un long baiser de ma bien-aimée me consolèrent. Je me sentis absous non d'une faute, mais d'un soupçon... d'un regret.

Quelque temps après, j'écrivis au recteur de sa paroisse. Voici à peu près quelle fut sa réponse :

Notre chère Suzanne Lequaik est morte le 17 mai, à huit heures du soir. Elle s'est éteinte doucement, sans souffrance, sans crise ; les premiers jours de sa maladie, elle pleurait sans cesse, mais quand les derniers moments sont arrivés, sa figure est devenue radieuse, ses yeux se sont fixés au ciel, et ce n'est qu'au moment où l'âme s'est envolée pour l'éternel séjour que ses yeux se sont abaissés pour nous dire au revoir !

Cette lettre nous arriva le soir à l'heure du dîner. Je ne pus retenir mes larmes.

—Tu pleures, me dit ma femme. Qu'as-tu, mon cher Paul ?

—C'est de bonheur, ma bien-aimée, je suis heureux de la savoir morte ; sur terre, c'eût été pour elle l'éternelle douleur. " Je ne suis pas née pour être heureuse," m'avait-elle dit un jour. Elle si bonne, si belle, si pure, méritait mieux que cette vie. Dieu a été bon, il l'a mise au nombre de ses anges.

Henry Cresté

M. LE SÉNATEUR SPULLER

(Voir gravure)

M. Spuller, sénateur de la Côte-d'Or (France), est mort le 23 juillet, à Somberton, près de Dijon.

Né à Seurre (Côte-d'Or), le 8 décembre 1835, M. Spuller avait fait ses études, puis son droit à Dijon. Reçu avocat, il se fit inscrire au barreau de Paris en 1862. Lié, dès cette époque, avec Gambetta, il entra dans la presse et la politique militante et collabora à un grand nombre de journaux d'opposition.

Au 4 septembre, il devint immédiatement le collaborateur de Gambetta, avec qui il partit en ballon, le 7 octobre, pour aller organiser la défense nationale en province.

En novembre 1871, il fut appelé à la rédaction en chef de la *République française*, que venait de fonder Gambetta. Aux élections de 1876, il fut élu député du 3^e arrondissement de Paris, au second tour du scrutin, contre M. Dietz-Monnin et M. Bonnet-Duverdier. Il s'inscrivit au groupe de l'Union républicaine et rédigea lui-même le manifeste des 363.

Réélu le 14 octobre 1877, il rapporta et défendit devant la Chambre le projet de la loi Ferry sur l'enseignement supérieur. Aux élections de 1881, M. Spuller fut de nouveau réélu et, peu de temps après, Gambetta, appelé, le 14 novembre, à la présidence du Conseil et à la direction du ministère des affaires étrangères, le choisissait comme sous-secrétaire d'Etat.

(*) On appelle recteur, en Bretagne, le curé de la paroisse.

A la chute du cabinet Gambetta, M. Spuller revint à la *République française*, dont il avait cessé d'être le rédacteur en chef depuis son entrée au Parlement.

Le 30 mai 1887, il prit dans le cabinet Rouvier le portefeuille de l'instruction publique et mena très activement la lutte contre le boulangisme. Il quitta les affaires en décembre 1887. L'avènement du cabinet Tirard le rappela au pouvoir, le 23 février 1889, avec le portefeuille des affaires étrangères, portefeuille qu'il conserva jusqu'à la formation du ministère Freycinet-Constant (mars 1890).

Elu sénateur de la Côte-d'Or en avril 1892, M. Spuller, chargé par M. Carnot, à la chute du premier ministère Duquoy, de former le nouveau cabinet, indiqua au Président de la République M. Casimir-Perrier comme le personnage le plus apte à prendre la direction des affaires, et il fit partie de la combinaison du 3 décembre 1893, avec le portefeuille de l'instruction publique.

Après la chute du ministère Casimir-Perrier, M. Spuller, dont la santé d'ailleurs était très compromise, ne prit plus qu'une part restreinte aux luttes politiques.

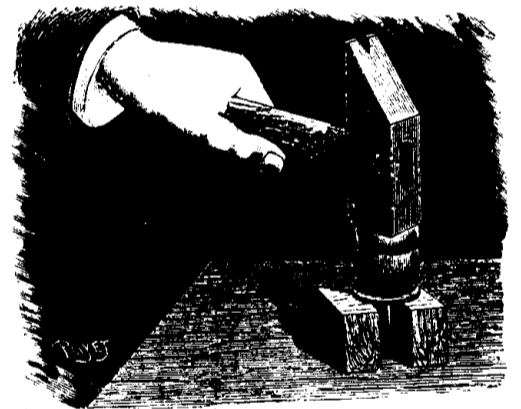
L'homme politique était doublé d'un écrivain très distingué. Il nous suffira de citer, parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés : *Michelet, sa Vie et ses Œuvres ; la Compagnie de Jésus devant l'histoire, et Figures disparues.*

PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

LE SOU PERCÉ AVEC UNE AIGUILLE

Percer un sou avec une aiguille semble, tout d'abord, surtout si l'aiguille est fine, un problème insoluble. C'est cependant bien simple.

Il suffit d'introduire l'aiguille dans un bouchon, d'en faire saillir légèrement la pointe et de couper, avec des tenailles, la partie de la tête qui dépasserait de l'autre côté.



Frappez alors vigoureusement sur le bouchon avec un marteau, après avoir disposé le sou et le bouchon comme l'indique notre gravure, ou posé simplement le sou sur une planche de bois tendre.

L'aiguille ne pouvant fléchir dans aucun sens, grâce au bouchon qui la guide d'une façon rigide, traversera le sou ou tout autre pièce de monnaie de même épaisseur avec la plus grande facilité, puisque nous savons que l'acier dont se compose l'aiguille est plus dur que le bronze du sou.

TOM TIT.

Proverbes chinois dont Li Hung Chang aura eu peut-être l'occasion de se souvenir pendant son séjour à Paris :

Quand l'arbre va tomber, les singes décampent.

Que chacun balaye la neige devant sa porte et la rue sera propre.

Plaider c'est chercher une puce et gagner une morsure.

Le sage ne dit pas ce qu'il fait, mais il ne fait rien qui ne puisse être dit.

Il faut écouter sa femme et ne pas la croire.

Les femmes baissent volontiers les yeux pour être regardées.

RENDEZ-MOI MES VINGT ANS !

Quand je vois les enfants, attroupés sur l'herbette,
Causer, jouer, courir,
Et gambader autour de l'humble maisonnette,
Se livrant au plaisir ;

Quand je vois les amants, sous la verte charmille,
Dans les chemins ombreux,
Se dire du regard, où la jeunesse brille,
Des mots mystérieux ;

Quant les petits oiseaux, cachés sous la ramée,
Egrennent leurs chansons,
Et retrouvent leur nid, retraite bien aimée,
Chantent sur tous les tons ;

Lorsqu'au retour des fleurs, les jeunes hirondelles,
Fendant l'immensité,
Dans le sein de l'air pur baignent leurs tendres ailes,
Irrés de liberté ;

Quand je vois au matin, le nautonnier joyeux,
Dans sa blanche nacelle,
En cadence effleurer le flot silencieux,
Où le jour étincelle ;

Quand je vois un essaim de jeunes laboureurs
En rustique livrée,
Se hâter, amassant le fruit de leurs labours
Et la gerbe dorée ;

Quand ils dansent, le soir, et quadrilles et rondes,
Sous l'œil des vieux parents ;
Quand je vois leurs cheveux, noués en tresses blondes,
Flotter au gré des vents ;

Je veux être comme eux gaillard de mon village,
Je me crois jeune encor,
Et des plaisirs d'antan je retrace l'image :
Je revois l'âge d'or.

Des rayons du passé mon âme s'illumine,
Je rêve à ce beau temps !
Un cri s'échappe alors du fond de ma poitrine :
Rendez-moi mes vingt ans !

J. Mayrand

L'ESPRIT DE FAMILLE ILLUSTRÉ

NOCES D'OR DE M. ET M^{ME} T. BERNARD

M. Théodule Bernard, ancien cultivateur et présentement rentier de la paroisse de Saint-Mathieu de Belœil, comté de Verchères, au diocèse de Saint-Hyacinthe, est âgé de soixante-treize ans. Il est né le 28 mai 1823.

Mme Bernard, née Eloïse Préfontaine, aura soixante-dix ans accomplis le 2 novembre prochain. Elle naquit en 1826.

Ces deux vénérables vieillards viennent de renouveler le cinquantième anniversaire de leur mariage, le mercredi, 5 août dernier. La date exacte de leur union conjugale remonte au 10 novembre 1846. Pour diverses valables raisons de famille, cependant, on a cru devoir avancer ainsi de trois mois la célébration.

M. Bernard est le petit-fils de l'un des pionniers défricheurs du sol dans la paroisse de Belœil. Son aïeul vint de la Pointe-aux-Trembles se fixer dans le rang aujourd'hui connu sous le nom des 24. On montre encore, à l'heure actuelle, d'importants vestiges de son primitif établissement. Cela nous reporte à plus d'un siècle en arrière.

Le fils du pionnier-défricheur, le père du jubilaire dont nous parlons, retourna à la Pointe-aux-Trembles chercher son épouse. Ce fut une demoiselle Archambault de cette dernière paroisse qui devint la mère de M. Théodule Bernard, de feu le Dr Cléophas Bernard, décédé à Sainte-Martime, des feu dames Dufresne et Jeannotte et Sœur Marie-Euphrasie, de Jésus-Marie, décédée à Hochelaga en 1891.

Mme Bernard n'appartient pas à une moins ancienne famille. Son aïeul paternel vint de France, au siècle dernier, et se fixa à Longueuil. Son père, l'un des neuf fils du précédent, né à Longueuil, vint s'é-

tablir dans la paroisse, alors toute nouvelle, de Saint-Mathieu de Belœil. Il épousa une demoiselle Beaudry, de la même paroisse. Il en eut six fils : Damase, Alexis, Thomas, décédés, Euclide, de Belœil, Firmin, rentier de Saint-Pierre Manitoba, Fulgence, de South Durham. Les filles furent au nombre de cinq : deux moururent jeunes, et mesdames Authier, décédée, Durocher, St-Hyacinthe, Théodule Bernard, la jubilaire.

Comme il est facile de le voir par les notes qu'on vient de lire, monsieur et madame Théodule Bernard sont tous les deux issus de ces vieilles familles-souches, qui ont fait la gloire et la force de la race française en Amérique.

A l'heure qu'il est, le plus grand nombre des familles, dans la paroisse de Belœil, sont rattachées, par quelque lien de parenté, à la famille Bernard, du côté des Bernard ou du côté des Préfontaine.

Formés à si bonne école, monsieur et madame Bernard ont voulu faire de leur foyer, durant un demi-siècle, déjà béni par la Providence, la source d'une généreuse et forte génération nouvelle.

A cette fin, ils ont payé de labeur et de bon exemple. Partis de la modeste condition de fermiers, à l'époque de leur mariage, ils se sont élevés, par leur travail et leur persévérante énergie, aux rangs de propriétaires fonciers parmi les plus importants de

Montréal ; L.-E. Bernard, avocat et secrétaire du Barreau de Montréal ; Mesdames Priscillia et Maria Bernard, qui ont épousé, la première, M. Emile Gadbois, cultivateur de Belœil, la seconde, M. J.-M.-A. Denault, rédacteur à *La Mineure*.

Du mariage de M. Aimé Bernard avec mademoiselle Azilda Daignault, de Saint-Hubert, sont nés et restent vivants : Oscar, Edmour, Euphrasie, Xyste, Roméo, Marie-Rose, Léocadie, Arsène.

L'union de M. Wilfrid Bernard avec feu dame Rosa Jeannotte, de Belœil, a produit les enfants suivants qui vivent encore : Elzéar, Anna, Lucien, Adhémar, Richard, Améline.

Du mariage de Mlle Priscillia Bernard avec M. Emile Gadbois, cultivateur de Belœil, sont nés et survivent : Emilien, Maria, Arthur, Léonie, Philippe, Priscille.

Du mariage de M. le Dr A.-A. Bernard avec mademoiselle Marie Rose Coderre, de Saint-Antoine, sont nés et survivent les enfants suivants : Rose-Marie, Léonie, Amédée, Armand.

M. L.-A. Bernard, pharmacien, a épousé Mlle Marie-Louise Mondou, de Montréal. De ce mariage sont nés et survivent les enfants suivants : Paul, Annette et Yvonne.

Ce sont là les vingt-sept petits-enfants qui, avec les onze enfants des vénérés cinquantenaires, formaient



LES NOCES D'OR DE M. ET M^{ME} THÉODULE BERNARD

leur paroisse. Depuis quelques années, ils vivent à leur retraite, au sein d'une commode aisance, dans une jolie résidence du village. Ils recueillent ainsi déjà une partie du fruit de leurs laborieuses années.

Une autre part plus importante leur en est fournie par le spectacle de l'avancement social et des succès qui sont venus couronner la carrière de leurs nombreux enfants, en faveur desquels le souci d'agrandir et d'affermir le domaine familial ne devait pas empêcher les nobles et clairvoyants parents de rechercher les bienfaits d'une solide et convenable éducation.

Des onze fils que Dieu leur donna, deux moururent en très bas âge, les derniers ; six des survivants jouirent des avantages d'une éducation classique, et les trois autres choisirent l'état paternel de cultivateur, après une bonne éducation primaire. Les deux filles furent instruites à l'excellente école de leur tante, Sœur Marie Euphrasie.

Les onze enfants vivants de M. et Mme Bernard sont aujourd'hui : M. le chanoine J.-Xyste Bernard, vicaire-général du diocèse de Saint-Hyacinthe ; M. l'abbé J.-Cléophas Bernard, curé de Sorel, au même diocèse ; M. l'abbé P.-Adhémar Bernard, P.S.S., du petit séminaire Saint-Charles, près Baltimore ; MM. Aimé, Arthur et Wilfrid Bernard, cultivateurs ; MM. le Dr A.-A. Bernard, échevin et pro-maire de la cité de Saint-Henri ; L.-A. Bernard, pharmacien, de

une couronne vivante autour de M. et Mme Bernard, au jour de leur jubilé. A ceux-là s'étaient joints une affluence considérable de parents, d'alliés et d'amis de la famille. Dans le nombre, on remarquait, entre autres, M. Honoré Archambault, de la Pointe-aux-Trembles, un vénérable octogénaire, cousin de M. Bernard, et qui n'avait pas voulu manquer une si belle fête.

Par l'entremise gracieuse du révérendissime abbé Captier, supérieur général de Saint-Sulpice, en visite au Canada, et de M. Vacher, le nouveau supérieur du Collège Canadien de Rome, les vénérables jubilaires de Belœil ont reçu la bénédiction de N.T.S. P. Léon XIII, s'ajoutant à celle de leur évêque sur leurs noces d'or.

A en juger par la bonne apparence de leur santé, M. et Mme Bernard vivront encore assez longtemps pour fournir à leurs enfants l'occasion de fêter leurs noces de diamant, en 1906.

Nous avons insisté sur le caractère de cette belle fête de famille et ses détails. Nous l'avons fait à dessein, estimant qu'elle mérite d'être proposée à l'admiration et l'imitation des familles du Canada français, où l'amour du foyer et l'esprit de famille sont les gages les plus assurés de la prospérité nationale.

Aussi, en terminant, dirons-nous avec l'un de nos confrères de la grande presse de Montréal, qui toute

entière et sans une seule exception, s'est intéressée à cette belle fête de famille :

Nous ne pouvons nous empêcher de joindre nos félicitations à toutes celles dont la famille Théodule Bernard, dans ses auteurs et dans tous ses membres, a recueilli l'hommage en cette circonstance mémorable. D'aussi gracieuses et bonnes fêtes sont propres à revivifier les traditions patriarcales dans nos familles canadiennes-françaises, qui puisent là leur gloire la plus vraie.

Le docteur Le Sage

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 22 juillet 1896.

Longtemps je me rappellerai la journée du 19 juillet, passée au Château des Boulayes, grandiose, historique et rempli de splendeurs dignes de son châtelain, l'illustre Dr Péan.

Je dois à mon excellent ami, le Dr N. Guillet, de Manchester, d'avoir fait la connaissance de l'éminent chirurgien français.

A la gare de Gretz, la victoria du maître nous attendait pour nous conduire au Château des Boulayes, où nous fîmes reçus par M. et Mme Péan, d'une amabilité égalée seulement par celle de sa toute charmante jeune fille, Mlle Adrienne.

Le château des Boulayes remonte aux siècles passés, mais il a souvent été restauré. Les fossés qui l'entourent sont larges comme un petit fleuve, et messieurs les poissons y sont nombreux.

Le château, peint de blanc, est immense et a une forme carrée. Meublé avec un goût exquis et une grande richesse artistique, il était et il est demeuré une résidence royale, plus royale encore depuis que l'habite Péan, le prince de la science.

Dans le grand salon et dans toutes les principales pièces, les belles tapisseries des Gobelins, signées par les maîtres du temps, sont restées parfaitement conservées, avec leurs dessins aux tons et aux nuances choisis.

Un buste du maître, en marbre, signé d'un artiste, est une des merveilles du merveilleux salon où les œuvres d'art s'entassent toutes plus belles et plus riches les unes que les autres.

De la fenêtre de ma chambre, la vue était splendide. Je voyais le parc avec ses allées ombrées, ses beaux vieux arbres, et, par delà les alentours aux jolis paysages, le village de Châtres avec son pauvre clocher, aux historiques souvenirs, cependant.

Le château des Boulayes est bien une demeure ancestrale où, dans les temps anciens, les nombreux amis venaient, avec leurs comtesses et leurs marquises, assister à des chasses légendaires—car le gibier abonde dans le parc et dans les bois environnants.

Ce château—contenant beaucoup de chambres—a dû voir, jadis, des belles pages de l'histoire des châtelains d'autrefois. Ses épais vieux murs pourraient peut-être raconter bien des idylles, ainsi que les grands arbres centenaires de l'immense parc, si, pourtant, ils avaient souvenance du passé !

Mais, pour l'étranger si bien accueilli dans ses murs hospitaliers, il garde, dans l'esprit et dans le cœur, les plus doux souvenirs d'une charmante journée trop tôt passée.

Durant une longue promenade dans le parc, avec mon ami le Dr Guillet, le maître nous parla en termes flatteurs et sympathiques du grand patriote disparu, Honoré Mercier.

"J'ai été profondément peiné, ajouta-t-il, quand j'appris ses malheurs que je ne pus que difficilement m'expliquer."

Il demande aussi pourquoi les Canadiens restent-ils sous la tutelle de l'Angleterre au lieu de compter dans l'histoire des nations indépendantes ?

"Evidemment, puisque vivant au milieu d'Anglais vous avez su garder votre langue, vous la garderiez

également même unis aux Etats-Unis, mais je crois, que le Canada pourrait être indépendant et marcher seul d'un pas libre comme sa grande voisine..."

Au dîner, le soir, il éleva la première coupe de champagne à la santé du Canada.

Ayant eu l'honneur d'être, à ce dîner, aux côtés de Mme Péan, j'ai pu constater, avec plaisir, que la femme du plus célèbre chirurgien de France est aussi sympathique que son illustre mari à notre pays.

A dix heures, nous partions pour Paris, non sans avoir promis aux aimables châtelains d'y retourner... pour quelques jours.

Et, "nous nous amuserons, nous dit le Dr Péan, à l'ouverture de la chasse, que je ferai au commencement de septembre."

* *

Jeudi, 30 juillet.

M. et Mme A.-H. Hardy, de retour d'Allemagne, de Suisse et d'Autriche, partent demain de Paris, pour l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, après quoi, ils retourneront au Canada.

* *

MM. les docteurs Le Sage, Parizeau, Harwood et Dubé, doivent installer, à Montréal, un laboratoire particulier de bactériologie, ce qui leur permettra de continuer là-bas les travaux commencés ici, et dont la nécessité en clinique n'est pas contestable.

Actuellement, il n'y a pas de laboratoire de ce genre à Montréal ; ce sera donc le premier ; aussi, toutes nos félicitations aux docteurs Le Sage, Parizeau, Harwood et Dubé, pour cette innovation toute à l'avantage du pays.

* *

Le Dr Albert Le Sage, à Paris depuis deux ans, part aujourd'hui pour Montréal, où il va s'établir.

Le Dr Le Sage, gradué de l'Université Laval, a soutenu, le 15 juillet dernier, sa thèse devant un jury de professeurs, présidé par l'illustre Potain. Le résultat de ses examens a, d'ailleurs, été brillant.

Il a spécialement étudié sous Potain, professeur de clinique médicale à la Charité, et sous M. Pinard, professeur d'accouchements à la clinique de Baude- loque.

Avec autant de mérite, le Dr Le Sage, nous en sommes persuadés, aura toute la confiance de nos compatriotes.

* *

Le courrier de ce jour m'apporte une très aimable lettre de l'honorable Wilfrid Laurier, en réponse au télégramme de félicitations que je lui avais adressé, avec mes amis les docteurs Guillet, Lasnier, Gauthier, Saint-Denis, Samson, et MM. Théo. Dubé, artiste, et Louis Larose, de Manchester.

Voici la lettre du très distingué premier ministre du Canada :

Bureau du Conseil Privé,
Ottawa, 15 juillet 1896.

Cher monsieur,

Parmi tous les témoignages qui me sont venus de toutes parts, à l'occasion de la victoire remportée par le parti libéral, le 23 juin, il n'y en a pas que je tienne en plus haute estime que ceux de mes compatriotes de Paris.

C'est un double plaisir, pour moi, de constater que partout leur cœur reste toujours canadien, et que sur les questions qui agitent maintenant leur pays, la politique que j'ai suivie reçoit leur entière approbation. Acceptez mes sincères remerciements, et croyez-moi bien,

Votre tout dévoué,

WILFRID LAURIER.

M. Rodolphe Brunet,
10, rue de Rome, Paris.

* *

Le Dr Parizeau, depuis six ans à Paris, où il a fait tout son cours de médecine, vient de soutenir sa thèse, le 21 juillet dernier, et à la grande satisfaction de ses éminents professeurs.

En ces derniers temps, le Dr Parizeau suivait les cours des professeurs Guyon, Labbé, Rendu, Chauffard et Richet.

Succès au nouveau docteur en médecine de la Faculté de Paris.

* *

Les Rantzeau sont sur l'affiche, à la Comédie Française ; et la pièce de MM. Erckman et Chatrian rencontre, tous les soirs, un immense succès.

J'ai vu, hier soir, plus d'une jolie Parisienne pleurant à la douleur de Louise et de Georges, qui disaient quand même, que "l'amour est plus fort que la haine."

La morale de cette pièce le prouve, et l'attendrissement des deux Rantzeau réconciliés, consentant au mariage de leurs enfants, est touchant.

Le nom sacré d'une mère chérie—rappelé—achève de vaincre la résistance du plus entêté des Rantzeau, baissant la tête, faisant taire sa haine, et avec l'éloquence du cœur, il embrasse le frère qu'il avait, jadis, juré à sa mère, d'aimer toujours.

Rodolphe Brunet

HYMÉNÉE

LE MONDE ILLUSTRÉ semble traverser une véritable veine de bonheur... pour ses collaborateurs.

Déjà trois, depuis quelques mois, se sont accordés la félicité d'entrer dans la carrière matrimoniale. Et voilà qu'un quatrième vient de participer aux mêmes joies.

En effet, le mardi 11 août, à Upton, M. P.-H. Hébert, de Sainte-Martine, épousait Mlle Marie-Louise Dunn, de la même paroisse. M. Hébert, sous le pseudonyme de "Pedro," a longtemps charmé nombre de nos lecteurs et lectrices.

Au nom de tous ceux-là et en celui du journal, nous offrons les vœux les plus sincères à M. et Mme Hébert.

NAPOLÉON ET LE CATHOLICISME

Napoléon disait un jour : " Il est vrai que le catholicisme est un océan de mystères ; mais outre que le protestantisme les admet presque tous, la religion catholique possède des avantages qui me la feront toujours préférer à tout. Elle est une ; elle n'a jamais varié, et elle ne peut changer. Ce n'est pas la religion de tel homme, mais la vérité des conciles et des papes, qui remonte sans interruption jusqu'à Jésus-Christ son auteur.

Elle possède tous les caractères d'une chose naturelle et d'une chose divine ; elle plane au-dessus des passions et des vices, elle est un soleil qui éclaire notre âme avec mystère et majesté ; elle est infiniment supérieure à notre esprit, et, malgré cette supériorité, très appropriée aux plus communes intelligences ; sa vertu est une vertu cachée, qui est, au dedans de l'homme, comme la sève au-dedans des arbres.

Telle est la religion catholique, qui met l'ordre partout, qui est à la fois un lien social ou un lien religieux, qui fortifie le pouvoir, qui prêche à tous l'union et l'amour, et qui persuade merveilleusement à chacun son devoir.

C'est pour cela que je suis chrétien, catholique, romain. Mon père l'était, mon fils l'est comme moi, et j'aurais un grand chagrin si mon petit fils pouvait ne pas l'être."

Le moment de bonheur par excellence, pour une mère, est de voir le mari qu'elle aime sourire à son enfant !—M. L.

Il y a quelque chose de démoralisant dans l'air de la Chambre ; les meilleurs y deviennent vains et s'attachent à la tribune comme une femme à la toilette.—BISMARCK.





S. — LA NOURRICE, TABLEAU DE M.-C. ROBERT

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

Faire fumer deux pipes sans aucun combustible.—On peut faire un joli tour avec deux pipes vides, en tirant de la fumée sans qu'on y voit aucun combustible.

Vous passez aux personnes présentes deux pipes pour qu'on les examine et que l'on constate qu'elles ne contiennent aucune matière propre à produire de la fumée. Si vous demandez à deux personnes de fumer avec ces pipes, elles croiront, naturellement, que vous voulez rire. Mais, si vous leur dites de les placer l'une sur l'autre, comme on fait entre camarades lorsqu'on veut allumer et qu'on n'a pas d'allumettes, on verra immédiatement, avec surprise, de la fumée s'échapper des pipes.

EXPLICATION.—Le procédé est bien simple : Prenez deux pipes de plâtre neuves, et versez dans l'une d'elles une goutte d'ammoniaque, dans l'autre une goutte d'acide muriatique. Laissez faire cinq minutes environ, et le tour est joué.

PHIDIME BERNIER,
159, rue Cadieux, Montréal.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Un paysan vaudois, de Vich, M. Abram Schneeberger, a conservé une chemise de Napoléon le Grand. Elle lui a été confiée par Novvraz, l'ancien valet de chambre de l'empereur, retiré après 1821 dans sa campagne de La Violette, à Lausanne. Schneeberger, qui ne dédaigne pas à l'occasion le mot pour rire, disait dernièrement : " J'avais toujours rêvé de mourir dans la peau d'un millionnaire, mais comme je ne pourrai pas y arriver tout à fait, j'aurai du moins la consolation de finir mes jours dans la chemise d'un empereur." Cette chemise est en fine batiste et marquée d'un N surmonté de la couronne impériale.

Dans le *Globus*, un anthropologiste anglais, M. Port, fait connaître cette singulière coutume indienne.

Dans certaines régions de cette vaste péninsule, une jeune fille ne peut se marier qu'après sa sœur aînée. Mais pour éviter cet empêchement, la sœur aînée peut épouser un arbre, une plante, un objet quelconque. La sœur cadette a ensuite toute liberté de se marier à son gré. L'inconvénient pour elle se réduit donc à avoir pour beau-frère un prunier, un peuplier, un orme ou un sapin. Au reste, il y a des compensations. Si c'est un prunier, on le secoue quand il a des fruits ; si c'est un chêne... dame, on fait ce qu'on peut. Le *Globus* ajoute que les Indiennes qui ont le caractère cassant épousent de préférence l'acacia !

Le bon Panckouke raconte que le peintre Orimou avait une peur étonnante du tonnerre. Pour se dérober à la vue des éclairs qu'il craignait aussi beaucoup, il avait imaginé un moyen dont la bizarrerie n'appartenait qu'à lui. Sitôt qu'il apercevait quelques indices d'orage, il faisait vider une grande fontaine de cuivre, l'un de ses principaux meubles, se fourrait dedans au premier coup de tonnerre et faisait remettre le couvercle sur la fontaine. De temps en temps il soulevait ce couvercle avec sa tête et demandait s'il faisait encore des éclairs. Si par hasard il en apercevait un pendant sa question, il se renfermait bien vite dans son étui, laissait retomber le couvercle et ne reparaisait que lorsqu'on lui avait affirmé par serment que l'orage était passé !

Pauvre homme ! qui s'imaginait que la mort, ministre de Dieu, ne le trouverait pas à l'heure marquée !

Ceci n'est pas une histoire ; mais aura peut-être autant d'intérêt parce que partout on aime les roses. Les horticulteurs de Thuringe viennent d'obtenir une rose blanche de l'espèce connue sous le nom de " maréchal Niel ".

La *Gazette des Roses* qui se publie à Leipzig, en donne la description et l'image. Cette rose est de belle couleur blanche-crème : sa forme et son parfum en font la sœur de la superbe rose jaune maréchal Niel. Cette nouvelle fleur ayant bien supporté le climat

de Thuringe, il est sûr qu'elle sera à merveille à Provins " la ville des roses " et aussi à Fontenay-les-Roses, et partout aux environs de Paris. Nous la verrons donc, au mois de mai prochain, à l'exposition d'horticulture. Elle se cultive fort bien en serre et elle a valu déjà de beaux bénéfices à son inventeur.

Cocasse combinaison, qu'on prétend hygiénique.

On confectionne, en ce moment, des oreillers en papier. Voulez-vous connaître la manière de s'en servir ?

On découpe par très petits morceaux du papier fin et résistant, et on le met dans une double enveloppe d'épais coutil et de soie, du foulard de préférence. Il paraît qu'on dort là-dessus délicieusement.

L'innovation n'est pas pour nous surprendre. Tout le monde savait déjà que le papier pouvait aider au sommeil.

Seulement, pour cela, il avait fallu, jusqu'à présent, écrire ou imprimer quelque chose dessus.

On vient d'introduire une nouvelle figure de cotillon assez plaisante à l'un des derniers bals de l'aristocratie berlinoise :

On l'appelle le *Schachtel Tour*. Voici en quoi elle consiste : quatre jeunes femmes sont enfermées dans une petite maison de papier argenté. A un signal donné, cinq danseurs brisent le frêle édifice et s'efforcent chacun de trouver leur partner. Naturellement, quatre seulement y réussissent, et le dernier, comme punition de son manque d'habileté, est obligé de danser avec une poupée de grandeur naturelle qui reste dans la petite maison et qui est habillée de la façon la plus grotesque. Cette figure de cotillon provoque, paraît-il, l'hilarité la plus grande.



LES PICS-BOIS

Notre dessin représente un poteau télégraphique posé près de Phoenese dans l'Oregon, dont les oiseaux nommés Pics-bois ont fait une sorte de magasin de conserves de glands, en le perçant de milliers de trous dans chacun desquels un gland est incrusté. En général, ces oiseaux utilisent pour cet usage de grands pins, mais depuis l'installation des lignes télégraphiques, ils ont découvert qu'un poteau télégraphique convient admirablement bien au but recherché.

Le Pic-bois commence, à l'aide de son bec, à percer dans le bois un trou assez large pour y insérer un gland, puis, il s'envole et revient bientôt portant dans son bec un gland qu'il enfonce dans le trou, les glands sont si bien posés que c'est avec la plus grande difficulté qu'on parvient à les extraire et les oiseaux les y emmagasinent en telle quantité que l'écorce d'un grand pin de quarante à cinquante pieds de hauteur a l'air d'être garnie de clous depuis le haut jusqu'en bas.

Dans les moments de famine, toute cette prévoyance vient à point, car, non seulement les oiseaux, mais diverses espèces d'animaux et d'insectes se nourrissent à l'aide des glands emmagasinés par les Pics-bois. — (*Scientific American*.)

Entre amis :

—Quelle joie chez vous, aujourd'hui !

—Il y a de quoi aussi. Je viens de lire les *Farces de Piron*, c'est le meilleur antidote contre la tristesse.

—En conséquence, je cours l'acheter chez G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine, pour la somme de dix sous.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Mlle Ernestine Pauzé, 541a, rue William ; Joseph Binette, 179, rue Saint-Martin ; Mlle Adrienne Maheu, 290, rue Cadieux ; Mlle R. Daveluy, 61, rue Saint-Denis ; G. Désormier, 11, rue Sainte-Elizabeth ; Mlle Marie-Louise Pageau, 239, rue Panet ; Mme Luce Leblanc, 1265, avenue de l'Hôtel-de-Ville ; Auguste Charbonnier, 584, rue Amherst ; Mlle L. Cauchon, 206, rue Saint-Charles-Borromée.

Québec.—Raoul Renaud, 40, rue Garneau ; Joseph Bédard, 46, rue Victoria, Saint-Sauveur ; A. Migner, 30, rue Saint-Anselme, Saint-Roch ; Pierre Côté, 180, rue Arago, Saint-Roch ; Raoul Jobin, 19, rue Bagot, Saint-Sauveur ; Delle Salomé Bédard, 65, rue Saint-Olivier ; Maxime Hudon, 184, rue Charest, Saint-Roch ; Léonce Roy, 92, rue de l'Eglise, Saint-Roch.

Saint-Hyacinthe.—A. Charpentier.

Lanoraie.—Dr A.-F. Fleury.

Sault-au-Récollet.—Vincent Bélanger.

Saint-Sébastien.—J.-C. Pelletier.

Burlington, Vt.—L. Paquette, 196, rue Elmwood.

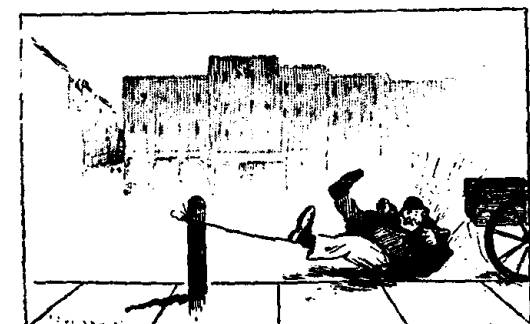
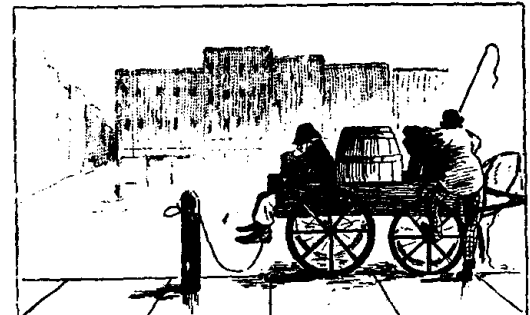
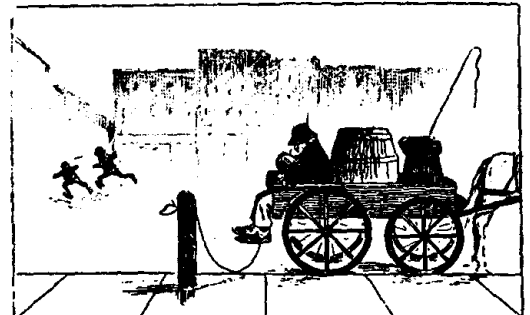
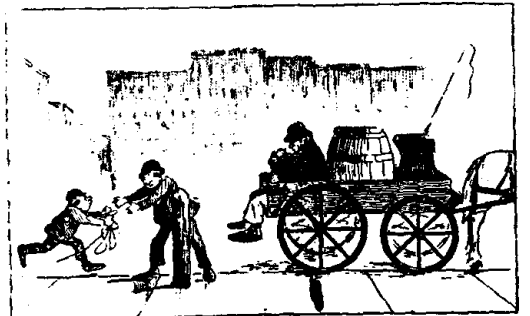
Salem, Mass.—L. Charbonneau, 16, rue Naumheog.

New-York.—E.-H. Dehau, 134, rue Prince.

Manchester, N.-H.—Ubalde Hébert, 27, rue Concord.

PERTE D'UNE PARTIE DU CHARGEMENT

(Du Monde Moderne)



EN DETRESSE !

DEUXIÈME PARTIE

ROSEE DU MEURTRE

—Avez-vous remarqué qu'il y eût beaucoup de sang répandu sur ces broussailles ?... Il n'y en a plus, aujourd'hui. Il a plu ; la pluie a effacé toutes les traces.

—J'ai remarqué le contraire, dit le garde avec vivacité.

—Comment cela ?

—Je n'ai pas été seul, du reste, à faire cette remarque et il me semble avoir entendu le docteur Gacogne lui-même s'en étonner ; nous avons constaté, sur les ronces et les épines, quelques rares gouttes de sang.

—L'homme avait répandu son sang autre part....

—Possible, possible répétait le vieux, d'autant plus que dans les tailles de bouleaux, à cent mètres d'ici à peu près, il y avait une goutte de sang sur les feuilles.

—Oui, je me rappelle ce détail de l'enquête.

Valentin se prit le front entre les mains.

—Ah ! si j'avais été averti ; si j'avais pu prévoir que mon père serait accusé.... Si j'étais venu ! Et si j'avais fait alors pareille découverte, comme j'aurais cherché sur le sable, dans les allées, sous bois, partout, dans les broussailles et sous les futaies, les traces de celui qui a jeté là cet homme. Comme j'aurais interrogé la nature pour lui arracher son secret !

Le garde restait pensif. Il semblait un peu embarrassé.

A la fin, il eut l'air de prendre une grande résolution.

—Monsieur Valentin, fit-il, je suis là pour tout dire ?

Valentin se rapprocha de lui, comprenant, à la voix hésitante du vieillard, qu'il avait un scrupule.

—Parlez, Vilbret, il s'agit de l'honneur de mon père.... il s'agit de quelque chose de plus précieux pour vous.... Car vous adorez Bérengère et Bérengère est malheureuse de mon malheur ! Elle souffre.... Elle pleure !.... Elle prie !....

—J'ai cherché comme vous les traces, sur la terre.

—Eh bien ?

—J'ai trouvé deux traces....

—Dites ! Dites ! Pourquoi tremblez-vous ?

—Oh ! je ne tremble pas, monsieur Valentin. C'est pour vous dire que j'ai cherché, mais ce que j'ai trouvé ne peut être de grande importance pour vous.

—Qu'en savez-vous ?

—Vous en jugerez bientôt. Dans les nombreuses traces marquées sur le sable des allées, près du carrefour, j'ai distingué deux trains que je connais.... Vous savez, monsieur Valentin, que Mme d'Hautefort était au château, la nuit du meurtre ?

—Non, je l'ignorais.

—Il y avait donc, d'abord, la trace des petites bottines de Mme d'Hautefort, Madame était certainement venue se promener au carrefour la veille. Du reste, cela doit être sa promenade favorite, car elle y est venue hier encore.

Le garde parlait naïvement, sans aucun soupçon.

Et Valentin lui-même n'arrêta pas sa pensée, même une seconde, sur le nom de Clotilde.

—Vous avez parlé de deux traces ?

—L'autre est celle d'un brave garçon que monsieur Valentin connaît, que M. Daniel invite souvent à la chasse, et qui, à mon avis, est au-dessus de tout soupçon....

—Qui donc ?

—Pierre Jourdan.

—En effet, dit Valentin avec un geste découragé.... Pierre ne peut être soupçonné.... et rien de plus naturel qu'il ait passé ici, puisqu'il habite Vilvaudran. La verrerie est de l'autre côté du château et son chemin direct, pour regagner le village, est de traverser le bois.

—Oui, c'est juste, d'autant plus que M. Jourdan, je l'ai su depuis par lui-même, était venu dans la soirée soumettre des dessins de vases à Mme d'Hautefort qui les lui avait demandés.

—Il faut chercher autre part, Vilbret.

Le vieux hocha la tête.

Chercher ! C'était bientôt dit !....

—Voyez-vous, monsieur Valentin, murmura-t-il, vous me diriez : " Père Vilbret, j'ai vu tout à l'heure un milan royal au-dessus des ar-

bres. Regardez les nuages et dites-moi quelle direction il a suivie," ce serait peut-être plus facile au père Vilbret de vous obéir en cela que de vous renseigner sur ce que vous me demandez.

Mais Valentin n'était pas homme à perdre courage dès le premier pas. Il s'attendait à bien d'autres obstacles et malgré tout il avait confiance. N'était-ce pas sa vie et son amour qui étaient l'enjeu de cette grave partie ?

—Vous savez, dit-il, que ce Lafistole est venu au château ?

—Non. Je l'ignorais. Comment l'a-t-on su ?

—J'ai retrouvé sans peine les paysans auxquels il s'est adressé. Il a demandé le chemin conduisant au château.

—Au château, il y avait seulement madame, le jardinier et sa femme. Le cocher était parti.

Et après une seconde de silence, Valentin reprit :

—Rien de plus naturel, du reste, car Vilvaudran est une résidence magnifique. On vient de loin pour le visiter et les visiteurs sont nombreux pendant la belle saison. Il en est de même de la source du Loiret, la seule curiosité naturelle de cette région. Les étrangers de passage à Orléans ne manquent pas de venir la voir.

—C'est vrai ! fit le garde laconiquement.

Et il respira, soulagé, heureux de ce que Valentin lui-même eût trouvé cette explication.

Tous les deux s'étaient fait la même réflexion :

—Le château de Vilvaudran a joué son rôle dans cette tragédie. Quel rôle ?

Les fils du drame semblaient, en effet, se resserrer autour de Vilvaudran, et comme les habitants du château leur étaient chers, comme à tout prix il fallait les mettre hors de cause, ils avaient saisi avec joie, les braves gens, le premier raisonnement qui s'était présenté à leur esprit pour rassurer leur inquiétude.

Et sans s'être rien dit, s'étant compris tout de suite, ayant eu ensemble le même serrement de cœur, il se regardèrent en souriant, heureux, et spontanément se tendirent les mains.

—Je vous reverrai, père Vilbret ?

—A votre service, monsieur Valentin, tous les jours que Dieu fasse.... Vous savez que je ne suis pas homme à faire des protestations.... Mais pourtant il faut que je vous explique.... Vous avez dû épouser Bérengère.... Vous l'épouserez, j'en suis sûr.... C'est un titre sacré, cela.... Vous pouvez venir réveiller le père Vilbret à n'importe quelle heure de la nuit.... le père Vilbret se lèvera.

Cela était simplement dit, avec une émotion contenue qui alla droit à l'âme de Valentin.

Ce fut les larmes aux yeux qu'il répliqua :

—Père Vilbret, je ne l'oublierai pas.

II

Valentin se dirigea vers le château.

Il était si près de Bérengère qu'il ne voulait point partir sans l'avoir vue, sans lui avoir parlé.

Il n'osait plus, le pauvre garçon, se présenter devant elle. Il tremblait maintenant sous son regard comme s'il avait été indigne de l'amour de la jeune fille.

Mais Bérengère, qui avait compris bien vite ses hésitations, le rassurait par un doux sourire.

Elle savait lui montrer que son cœur n'était pas changé et qu'elle attendrait patiemment qu'il vint lui dire :

—Mon père n'a jamais cessé d'être un homme d'honneur.

Clotilde et Bérengère ignoraient que Valentin fût ce jour-là dans les environs.

Elles furent donc très surprises en le voyant arriver.

Bérengère ne put cacher sa joie, mais chez sa mère la surprise n'alla pas sans inquiétude.

Que venait faire là Valentin, si ce n'est recommencer l'enquête ?

Et n'avait-elle pas tout à craindre ?

Certes elle l'aimait toujours, celui qui devait être le mari de sa fille, mais elle le redoutait aussi, parce que, désormais, c'était de lui que viendrait le danger.... parce que c'était aussi de lui que venait le remords ! !....

Il y avait plusieurs jours que Valentin et Bérengère ne s'étaient pas vus.

Ils s'avancèrent, dans un élan, l'un vers l'autre et s'étreignirent les mains.

Et la jeune fille allant droit aux préoccupations de son fiancé, sachant bien que dans l'état actuel de son âme, rien ne pouvait lui être plus intéressant que de lui parler de son père, la jeune fille lui demandait :

—Avez-vous découvert quelque chose ?

—J'ai bon espoir. Des indices généraux me prouvent que le crime n'a pas été commis là où a été retrouvé le cadavre.

Clotilde fit un brusque mouvement qui renversa un vase de Bo-

hème dans lequel étaient jetées quelques roses, sur un guéridon en laque.

Le vase se brisa et l'eau se répandit par terre.

—Comment avez-vous découvert ? demanda-t-elle.

Valentin lui expliqua quelles ont été les déductions, les réflexions de Vilbret et les siennes.

Ce meurtre semble avoir été commis plus près du château, dit-il. Il y a, aux environs, quelques maisons de fermiers. C'est peut-être dans l'une d'elles.

Et tout à coup, s'adressant à Clotilde :

—Vous étiez au château, ce soir-là ?

—Oui, dit-elle tremblante.

—Il est possible que vous ayez entendu une détonation ? . . .

—Non, je n'ai rien entendu . . . J'étais souffrante . . . Je me suis mise au lit de bonne heure . . . J'ai dormi . . . Mais le jardinier vous renseignera . . . Il n'était pas couché, sa femme non plus . . . leur maison est près du bois . . .

—Je les interrogerai tout à l'heure. Il est encore une question que je voudrais vous adresser. Puisque vous avez passé la journée à Vilvaudran, vous pourrez sans doute me renseigner . . .

Elle le regarda, sans rien dire, s'attendant à quelque coup imprévu et prête à le recevoir.

—Lafistole, j'en ai la certitude, est venu au château . . .

Les mains de Clotilde se serrèrent, les ongles entrèrent dans la chair.

—Au château ? . . . Qui vous l'a dit ? . . .

Valentin raconta comment il avait été renseigné.

—Puisque vous étiez à Vilvaudran, si Lafistole a voulu visiter, le jardinier a dû vous en demander la permission . . . Car les visiteurs sont éloignés lorsque les maîtres habitent le château.

—Le jardinier ne m'a parlé de rien. Il n'aura pas voulu me déranger et aura empêché cette homme d'entrer . . .

—Dans tous les cas, il se rappellera ce détail, je suppose . . .

—Oui, s'il l'a vu.

—Il me semble difficile qu'il en soit autrement.

Valentin passa quelques heures auprès de Bérengère. Ce furent quelques heures de supplice pour Clotilde.

A chaque instant le jeune homme revenait à son idée fixe.

Il parlait de son père !

Et Clotilde était obligée d'entendre tout cela et de répondre et de l'encourager ! . . .

—Oui, oui, disait-elle, je ne doute plus maintenant du succès. Vous parviendrez à découvrir la vérité . . . Quelle joie pour vous, n'est-ce pas, mon enfant ? . . . L'honneur rendu, votre père vengé ! . . .

—Certes !

—Et pour nous aussi, mère, faisait la jeune fille.

Clotilde regardait alors sa fille avec des yeux de folle.

Elle disait hébétée :

—Oui, oui, oui, pour nous aussi, pour nous !

Ce fut au courant de l'une de ces allusions que Valentin raconta qu'il avait pris connaissance du dossier de l'affaire et copié les pièces principales.

—Je soupçonne fort, dit-il, une femme d'avoir joué un rôle dans ce crime, une femme distinguée . . . même . . .

En tirant des papiers de sa poche, cherchant les épreuves photographiques des lettres :

—Cette femme a écrit plusieurs lettres à Lafistole. Ce sont des lettres étranges. Je ne sais si M. d'Hautefort vous en a parlé. Vous pouvez les lire. Les originaux sont au dossier.

Il tendit les lettres à Clotilde, qui les prit les yeux fermés, les mains agitées d'un tremblement convulsif.

C'étaient ses propres lettres.

Valentin ne les avait-il pas reconnues ? Bérengère n'allait-elle pas reconnaître l'écriture de sa mère ?

—Pourquoi lire cela ? fit Clotilde.

Et machinalement, elle tendait les papiers à Valentin, dans un geste de terreur et d'impatience fiévreuse.

—Mais reprenez-les donc ! Hâtez-vous ! aurait-elle voulu dire.

Ses lèvres étaient closes par l'horreur de sa situation.

Et Bérengère :

—Mais je voudrais voir, moi, je voudrais voir ! dit-elle, curieuse comme une enfant.

Et elle prit les papiers des mains de sa mère, sans que celle-ci, effarée, le front humide de sueur, songeât même à se défendre.

Et à peine Bérengère avait-elle jeté les yeux sur les lettres, qu'elle s'écriait :

—Tiens ! on dirait l'écriture de maman ! Voyez donc, Valentin !

Clotilde balbutia, essayant de sourire et voulant la gronder :

—Tu es folle !

Bérengère insistait, ne se doutant guère que chacune de ses paroles plantait un poignard en plein cœur de la pauvre femme.

—Mais si, mais si, regarde toi-même, mère !

Alors elle se rapprocha, après avoir furtivement passé la main sur son front pour essuyer la sueur qui mouillait ses cheveux.

Elle pencha sur ces papiers sa tête pâlie.

Elle regarda, ainsi que Valentin et Bérengère regardaient.

Ses yeux troublés ne virent rien de ces mots, de ces phrases qu'elle connaissait par cœur !

Valentin murmurait, sans soupçons, mais frappé quand même de la ressemblance :

—Oui, il y a quelque analogie !

Et Clotilde, essayant d'être gaie, mais se sentant mourir, Clotilde disait aussi :

—C'est vrai, pourtant. On dirait mon écriture ! . . .

Et parce qu'elle sentait peser sur elle les yeux soupçonneux de Valentin, elle se hâta d'ajouter :

—Laissez, je veux lire . . . La pauvre femme ! . . .

Elle fit mine de les parcourir, le regard brouillé, les mains agitées d'un frémissement.

—Qui sait ? dit-elle . . . Pourquoi voulez-vous que cette femme soit mêlée à ce crime ? Pourquoi voulez-vous la troubler dans sa vie peut-être tranquille ? . . . Cet homme semblait la menacer, car dans ses lettres elle est suppliante. Il est mort. Qui sait si elle n'est pas vengée et s'il n'y a pas eu en cela la main de Dieu ?

—Je le crois comme vous, ma chère mère, dit Valentin, qui donnait souvent ce nom à Mme d'Hautefort, ce n'est pas moi qui profiterai de ces lettres pour troubler le repos d'une femme. J'agirai avec prudence . . . Si je découvre jamais qui elle est, j'irai la trouver. Je lui expliquerai ce que je veux. Elle m'aidera autant que cela lui sera possible, et si son aide n'est inutile, elle ne me reverra plus.

Clotilde, rêveuse, jouant cette suprême comédie, disait :

—Quelle peut être cette malheureuse ?

Sa main froissait les lettres. Ah ! comme elle aurait voulu les déchirer, anéantir ces copies et aussi et surtout les autres, les vraies, qui étaient en la possession de son mari.

Comment le juge n'avait-il pas été frappé, lui aussi, de la ressemblance des écritures et ne lui avait-il fait là-dessus aucune réflexion ?

Car c'était une preuve, cela, une terrible preuve de ses relations avec Lafistole.

En partant de là, il devait être facile de remonter l'échelle de ce crime et d'en découvrir les raisons, — d'en découvrir l'auteur.

Elles les rendit à Valentin.

—Prenez bien garde, dit-elle, soyez prudent !

—Ne craignez rien. Si cette femme n'est pas coupable, personne que nous ne connaîtra cette correspondance.

De cette scène il resta, dans l'esprit de Mme d'Hautefort, l'impression d'un danger immédiat.

Lancé dans une pareille piste, où s'arrêterait Valentin ?

Déjà il avait la certitude de la complicité d'une femme . . .

Déjà sans doute, un vague soupçon, flottant sans qu'il s'en rendit compte autour de Clotilde, avait effleuré son esprit.

De là à découvrir que ce complice était la mère de sa fiancée, il n'y avait qu'un pas.

Elle était à la merci d'un hasard.

Elle écrivit dans la journée même à Pierre Jourdan :

“ Il faut que je vous voie ! Cherchez un prétexte pour venir. J'ai peur.”

Elle alla, elle-même, mettre la lettre à la poste, au village.

Elle ne pouvait confier ce soin à personne ; elle ne voulait pas que l'on connût ses relations avec le jeune homme.

Celui-ci reçut la lettre le lendemain matin.

Et dans l'après-midi, il était auprès de Clotilde.

Depuis la soirée si dramatique pendant laquelle il avait surpris Clotilde auprès du cadavre de Lafistole, Jourdan n'avait pas eu l'esprit tranquille.

Certes, il ne se reprochait pas ce qu'il avait fait.

Il avait foi en Mme d'Hautefort, en ce qu'elle lui avait raconté. Cette femme ne pouvait pas avoir assassiné.

En la sauvant d'un scandale énorme, il avait sauvé Bérengère.

Il n'avait pas hésité.

Mais l'accusation qui avait pesé sur Séverac était venue troubler sa conscience.

Il n'avait pas eu le temps d'y réfléchir longuement ; les événements s'étaient succédé avec une rapidité foudroyante, et la mort lamentable de Séverac, déshonoré sans avoir eu le temps de se défendre, l'avait jeté dans un grand désordre d'idées.

Clotilde n'avait pas revu Pierre Jourdan depuis la fatale nuit. Quand elle se retrouva devant lui, elle se précipita sur ses mains dans un mouvement nerveux qu'elle ne put réprimer, et éclata en sanglots.

Jourdan la regardait silencieux et terrifié.

C'est à peine s'il la reconnaissait.

Elle avait vieilli, en ces derniers jours, de tant d'années ! Elle avait maigri, son visage portait les traces d'une énorme fatigue, d'une incurable souffrance. Des cheveux blancs apparaissaient dans sa che-

velure, son front se ridait sous le constant souci d'une pensée fixe. Sa taille, si élégante, si droite, si flexible, s'était courbée.

—Ah ! la pauvre femme ! murmura Pierre, ému de pitié.

C'était en effet un effroyable ravage qu'il avait devant les yeux ! Et elle n'avait pas besoin de pleurer et de sangloter. Elle n'aurait eu qu'à se laisser voir de Jourdan pour qu'il comprit tout à ce navrant spectacle.

Elle pleura ainsi longtemps, sans pouvoir parler.

Jourdan essayait, par des paroles douces, de lui rendre du courage.

Elle fut longtemps à se remettre.

Et quand elle put dire un mot :

—Sauvez-moi, monsieur Jourdan, sauvez-moi....

—De quoi donc ?

—Je suis perdue si vous ne me secourez.

—Quel danger courez-vous ?

Elle lui raconta tout, le mettant au courant de ce qui s'était passé, lui disant quels étaient les indices qui pesaient sur elle ; lui parlant des lettres, de la visite de Lafistole à Orléans, rue du Château ; des recherches de Valentin et de ses découvertes.

—Je n'ai plus de force, pour me défendre, monsieur Jourdan. Je sens que je suis à bout de courage. Hier, pendant que Bérengère examinait mes lettres, et s'écriait en riant que l'écriture ressemblait à la mienne, j'ai cru que j'allais mourir. Et j'étais si triste, j'avais tant d'épouvante, qu'un moment j'ai eu l'intention de tout dire.... J'ai voulu me jeter aux genoux de Valentin et de ma fille en leur avouant tout.... J'aurais laissé Valentin libre d'agir.... Qu'aurait-il fait ?.... Quant à ma fille, elle me pardonnerait certainement en voyant combien j'ai été malheureuse. Car personne ne pourrait me condamner. Je ne sais si j'ai tué cet homme.... c'est possible après tout.... mais je défendais mon enfant.... Et jamais on ne condamnerait une mère qui a défendu sa fille ! Jamais ! Jamais !....

Elle parlait avec fièvre.

—Vous comprenez bien, n'est-ce pas, monsieur Jourdan, quelle est ma vie désormais ? Il faut qu'à toute heure du jour je craigne une trahison !.... J'ai contre moi ceux qui sont les plus chers à mon cœur : mon mari, ma fille et son fiancé ! Ils travaillent tous à ma honte, à mon déshonneur public !.... Cela se passe sous mes yeux, sans que je puisse l'empêcher. Il faut que j'assiste, le sourire aux lèvres, au développement de cette nouvelle enquête dirigée contre moi ! Il faut que j'encourage, lorsque je vois les espérances s'évanouir et les chances diminuer ! Il faut que j'applaudisse lorsque quelque nouvelle découverte vient me prouver que ma perte est certaine.... à bref délai !.... Je ne puis plus supporter pareille vie, monsieur Jourdan.... Cela dépasse les forces humaines.... Guidez-moi ! Inspirez-moi ! Dites-moi ce qu'il faut que je fasse ! Donnez-moi un conseil....

—Vous ne le suivrez pas....

Elle examina le jeune homme avec effarement.

—C'est donc bien grave ?

—Oui.

—Dites tout de même....

—Vous le voulez ?

—Je vous en prie.

—Votre situation est horrible, en effet. Vous y laisserez votre vie.... ou votre raison....

—Ma raison, dit-elle, oui, ma raison !.... je sens bien qu'elle s'affaiblit, car parfois il me faut un effort pour comprendre les choses les plus simples....

—Il est donc nécessaire que vous en sortiez.... et je ne vois pas d'autre moyen que l'aveu....

—Avouer ! Vous voulez que je dise ?....

—Oh ! je ne veux rien.... je vous plains de tout mon cœur.... Voilà tout.... et l'avenir m'effraye....

—Avouer !! A qui donc ?

—A celui qui a le droit de recevoir cet aveu....

—A mon mari ?

—A M. Daniel d'Hautefort, juge d'instruction.

Elle eut un cri de terreur et de désespoir.

—Ce n'est pas possible !....

Il ne répondit pas. Il savait bien—il l'avait dit—qu'elle ne suivrait pas le conseil qu'il lui donnerait.

Elle se tordait les mains.

—Sûrement, dit-elle, en proie à une agitation dangereuse, vous vous êtes demandé plus d'une fois comment je connaissais Lafistole.... pourquoi il se trouvait chez moi à cette heure quand vous êtes venu.... ce qui s'était passé.... les motifs de la querelle.... oui, vous vous êtes demandé cela,

—Il est vrai.

—Et vous n'avez rien trouvé, n'est-ce pas ?

—Non, mais qu'importe.... Je vous ai sauvée, non seulement parce que j'ai pour vous le plus profond respect, mais encore....

Il s'arrêta, ne voulant rien dire de plus.

—Mais encore ? interrogea-t-elle.

Il secoua la tête. Il désirait se taire.

Elle, d'une voix basse :

—J'achèverai votre pensée, moi, dit-elle.... Mais encore, n'est-ce pas, parce que vous avez dans le fond de votre cœur un amour que vous n'avez confié à personne, que vous ne confierez jamais, surtout à la jeune fille qui en est l'objet, parce qu'elle ne vous aime que comme on aime un frère et qu'elle est fiancée à un autre ?.... Ai-je bien deviné ?.... Eh ! ne voyez-vous pas combien j'ai eu raison d'avoir confiance en votre probité, puisque, sachant cela, depuis longtemps, je ne vous ai pas défendu d'approcher de Bérengère....

Il baissait la tête.

Elle continua :

—Vous vous êtes demandé comment j'avais eu à défendre ma fille contre Lafistole ? Comment j'avais voulu la défendre seule, au lieu de courir à mon mari et de lui dire : " Débarrasse-moi donc de ce misérable ! " Tout cela, il faut que vous le sachiez.

—Je ne vous demande rien.

—Il le faut, car je veux que vous compreniez pourquoi il m'est impossible de rien avouer à mon mari.... Lafistole possédait un secret de vie ou de mort pour nous, pour notre famille.... C'est un crime qui lui avait livré ce secret.... Il l'avait volé !.... au seul homme du monde qui le connût et le gardât !

Elle fit silence, appuya la main sur ses yeux, puis :

—Monsieur Jourdan, je vous dirai tout. Ah ! la confession est pénible, allez, mais je puis tout vous révéler, à vous, à vous mieux qu'à tout autre, à vous qui auriez le droit, pourtant, de vous venger sur moi.... mais qui ne le ferez point parce que votre cœur est grand.... et parce que je suis innocente moi, innocente du passé....

—Me venger ? Et de qui donc, madame ?

Il regardait Clotilde un peu inquiet ; il avait parlé de folie, tout à l'heure ? Etait-ce donc la folie, déjà, qui détraquait ce cerveau surexcité ?

—Vous venger sur moi !

—De quoi ? fit-il de plus en plus surpris.

—Ecoutez. Ce secret que possédait Lafistole était une histoire arrivée, il y a plus de quarante ans, dans ce pays même. Un fermier avait un garçon de ferme, amant de sa femme....

Jourdan releva brusquement la tête.

—A Montfreux ?

—Oui.

—Jourdan, mon grand-père ?

—Oui.... tué par Bastien....

Il dit ému :

—Déjà vous avez fait allusion devant moi....

—Aujourd'hui, je vous dirai le reste. Lafistole connaissait donc cette histoire, qui n'est un secret pour personne ; mais ce qu'il savait et que tout le monde ignore, c'est que Bastien, en Amérique, avait fait fortune, s'était marié et avait eu un enfant.... une fille, M. Jourdan, vous m'écoutez ?

—La tête penchée, Jourdan semblait, en effet, ne pas entendre.

Où voulait-elle en venir ? Pourquoi cette résurrection d'un passé lugubre, sanglant, dont son père avait tant de fois entretenu son enfance ?

Il lui fit signe qu'il écoutait et elle reprit :

—Bastien n'eut de remords que lorsque la paternité eut attendri son cœur. Il ne voulut pas que sa fille portât son nom, le nom d'un voleur, d'un incendiaire et d'un assassin. Il confia sa fille à un banquier de Rio-de-Janeiro. L'enfant fut envoyée en France, élevée en France. Elle y grandit, y fut heureuse et s'y maria, passant pour une enfant perdue, n'ayant jamais eu connaissance de l'indignité de son père et retrouvant dans son mari et dans sa fille, la famille qui lui avait toute sa vie manqué....

Pierre avait relevé la tête.

Maintenant son regard ne se détachait plus de la figure décomposée de Mme d'Hautefort.

Qu'allait-il apprendre ?

Il n'osait deviner.... et pourtant, la vérité, il l'entrevoit.

—Lafistole connaissait le nom de cette enfant. Il ne lui fut pas difficile d'apprendre le nom du mari, et comme il était un misérable, sans honneur et sans scrupules, il voulut abuser de ce secret pour entrer dans la famille riche et puissante qui pouvait favoriser ses ambitions.... Il menaça la mère.... de divulguer ce secret, si elle ne lui donnait pas sa fille.... La mère refusa, se défendit et tua.... Cette femme s'appelle Clotilde d'Hautefort.... La jeune fille en danger c'était Bérengère....

—Mon Dieu ! murmura-t-il.... La fille de Bastien.

Elle le comprit au mouvement de ses lèvres et répéta :

—La fille de Bastien ! Mon père a assassiné votre grand-père. Et vous, M. Jourdan, vous m'avez sauvée.... sauvée du scandale.... sauvée de la honte.... sauvée de la mort.... Vous pouvez vous venger, je vous l'ai dit.... Ma vie et mon secret sont entre vos mains.

Il restait abimé dans ses réflexions.

Quelle étrange rencontre !... Ce Bastien restait dans son esprit comme le sanglant héros, terrible et hideux, d'un sinistre drame ; son père l'avait vu ; il était tout enfant alors, le père, et sa mémoire avait grossi démesurément les personnages du meurtre d'autrefois...

Quelle ironie toute-puissante avait ainsi rapproché le petit-fils de la victime de la fille du meurtrier ?

Bastien, l'être hideux de ses souvenirs d'enfance, Bastien, le père de Clotilde, de cette pauvre affolée, aux abois, qui se désespérait devant lui et qu'il avait sauvée... de Clotilde qui, elle-même, avait tué comme autrefois Bastien !

Bastien, le grand-père de l'idéale et douce fille qu'il adorait dans le silence généreux de son cœur !...

Le petit-fils de la victime aimait la petite-fille du meurtrier !

Et il cherchait en lui s'il y trouverait de la haine pour cette famille, de la haine pour Clotilde...

Non, point de haine !... Une immense pitié pour la pauvre femme... Un immense amour pour la jeune fille !

Etaient-elles responsables du passé ? Le sang répandu jadis devait-il retomber, après quarante ans, sur ces deux têtes chéries ?

Qu'y avait-il de commun entre Clotilde éplorée, sanglotant, en détresse, et l'odieuse mâle qui autrefois avait tué pour tuer ?

Le hasard l'avait choisi, lui, Pierre Jourdan, pour jouer un rôle bienfaisant dans la vie des deux femmes... et non pour les rendre plus malheureuses encore...

Clotilde venait de s'agenouiller devant lui.

Et doucement, à voix basse, elle dit :

—Frappez, Pierre, c'est votre droit !

Il la releva avec tendresse...

Et elle le contemplait, effarée, ne croyant pas qu'il allait pardonner et promettre de ne plus se souvenir.

—Pourquoi semblez-vous redouter quelque chose de moi, madame ? Ne savez-vous pas que je vous suis dévoué ?

—Malgré le passé ? Malgré tout ?

—Malgré tout et sans arrière-pensée.

—Oh ! que vous êtes bon, Pierre, que vous êtes grand...

—Je ne suis ni l'un ni l'autre, murmurait-il avec émotion. Je ne suis qu'un pauvre garçon qui aime de tout son cœur.

Clotilde soupira. Cet amour était un malheur pour lui au lieu d'être une récompense. Qui l'en guérirait ?

—Maintenant que vous connaissez ce redoutable secret, dit-elle, vous comprenez pourquoi je ne veux pas avouer à mon mari que j'ai vu Lafistole à Vilvaudran. Il faudrait tout lui dire. Vous entendez les questions de mon mari : Tu étais donc en relations avec lui ? Depuis combien de temps ? A quel propos ?... Et si j'avoue que c'est dans une querelle, dans une lutte avec moi que ce misérable a trouvé la mort, il faudra dire aussi pourquoi cette lutte, cette querelle, et dévoiler à M. d'Hautefort, juge d'instruction, qu'il a épousé la fille de Bastien, le condamné à mort !... Répondez, Pierre... Dites-moi franchement... Croyez-vous que ce soit possible ?

—Non, dit-il, et pourtant vous y serez forcée.

—Je me défendrai.

—Ce serait une grande douleur que pareil aveu, mais ne considérez-vous pas que ce serait aussi un grand soulagement, parce qu'en avouant, vous auriez rempli votre devoir ?

—Mon devoir ! murmura-t-elle en tressaillant...

—Souvenez-vous qu'un pauvre homme innocent vient d'être déshonoré à cause de vous. Et son déshonneur l'a tué... Voilà sa mémoire et son nom chargés éternellement d'une honte imméritée... Est-ce juste ? Si cet homme n'avait pas eu de famille, il est possible que, pour vous sauver de l'atroce perplexité où vous vous débattez, Dieu l'eût choisi comme victime. Mais il n'en est pas ainsi. Il a un fils qu'aime votre fille, et sur lequel retombe ce déshonneur... N'en avez-vous aucun remords ?

—Ah ! Pierre, Pierre, que vous êtes cruel !

—Non, c'est votre conscience qui est cruelle pour vous, car je suis bien sûr de parler comme votre conscience.

—Si j'étais seule, j'aurais tout dit il y a longtemps... mais mon aveu ne rendrait à Valentin ni le calme, ni le bonheur ; si je parle, c'est Bérengère que je déshonore, et le mariage des deux enfants reste toujours impossible.

Elle disait vrai. Il le sentait.

De quelque côté qu'elle se tournât, la situation était inextricable. Il se tut.

—Monsieur Jourdan, dit-elle, si j'ai besoin de vous, puis-je compter sur votre protection ?

—Je vous suis dévoué, madame, je vous l'ai dit.

Merci, merci... je voudrais, pour vous récompenser de votre bonté, vous rendre heureux...

Il eut un sourire de mélancolie résignée...

—Je trouve parfois la vie lourde, dit-il, et le bonheur ne sera jamais possible pour moi.

Et il ajouta, très bas, pour lui-même :

—J'ai été trop heureux dans mon enfance, à côté d'elle ! Ah ! comme elles passent vite les années ensoleillées !

Ces années, c'était le sourire de Bérengère qui les avait rendues si heureuses. Maintenant le sourire était à un autre.

En redescendant du château, Jourdan rencontra la jeune fille qui causait avec le jardinier et lui donnait des ordres.

Elle le quitta pour venir à Jourdan quand elle l'aperçut, et lui tendit les mains.

L'entretien que le jeune homme venait d'avoir avec Mme d'Hautefort n'avait pas été sans l'émouvoir profondément. Quel homme serait resté insensible devant les angoisses de Clotilde ?

Son émotion se reflétait sur sa physionomie lorsque Bérengère l'aperçut.

—Vous êtes souffrant, Pierre ? demanda-t-elle avec intérêt.

—Mais non, fit-il avec un sourire.

Elle doutait. Et comme il faisait mine de s'en aller :

—Voulez-vous m'aider à faire mes bouquets ?

—Certes... avec bonheur...

Rester auprès d'elle quelques minutes ! c'était de la joie pour bien longtemps.

Ils parcoururent les massifs. Il cueillait les fleurs qu'elle lui désignait... Il les lui passait et c'était elle qui faisait les bouquets.

Mais jamais la main de Pierre Jourdan n'effleurait, même du bout d'un doigt, la main de Bérengère... Cela eût été une souffrance pour lui... Si Bérengère lui conservait toute son affection d'enfance, c'est qu'elle savait que jamais il ne lui manquerait de respect. A la moindre crainte, au moindre doute, le cœur de la jeune fille se refermait comme ces fleurs délicates qui ne peuvent supporter le toucher de l'homme.

Mais Jourdan n'avait garde de détruire par une imprudence le seul bonheur qui lui restât. Il n'avait pas à montrer son amour ; il n'avait pas non plus à le cacher. Elle le connaissait. Elle s'avait qu'en toutes circonstances de sa vie elle pourrait compter sur une affection sans bornes, sur un dévouement infini. Elle savait bien qu'elle s'adressait à une âme d'élite et elle sentait bien, à la tendresse profonde de son cœur pour ce grand garçon, que si elle n'avait pas aimé Valentin, c'est lui qu'elle eût choisi ! Elle n'en eût pas trouvé de plus digne d'elle.

—Pierre, dit tout à coup la jeune fille, vous avez suivi sans doute les détails de l'affaire Lafistole ?

—Vaguement.

—Cependant, vous devez savoir qu'on a accusé M. de Séverac ?

—Oui, contre toute vraisemblance... dit-il avec vivacité.

—Pierre ! dit-elle avec un regard de reproche...

—Je n'incrimine pas votre père, loin de là. Les indices étaient sans doute contre M. de Séverac, et M. d'Hautefort a été obligé de s'en rapporter à ces preuves. Mais dans tout magistrat il y a le juge et l'homme. Le juge a été obligé de sévir ; l'homme, peut-être, se disait que le juge se trompait.

—Vous croyez à l'innocence de M. de Séverac ?

—J'y crois.

—Et quelle est votre opinion sur le meurtrier ?...

—Je vous ai dit que je n'étais que vaguement renseigné.

—Vous savez que Valentin veut réhabiliter son père ?

—C'est son devoir, un devoir sacré.

—Croyez-vous qu'il réussira ?

—Oui.

—Ah ! fit-elle avec élan, que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi !...

Il la regarda douloureusement.

Comme elle était belle !

Cette fleur éclatante de beauté n'allait-elle pas se flétrir bientôt, au souffle de la honte et du scandale ! !

Il frissonna. Était-ce possible ? Rien ne pouvait-il donc empêcher un aussi effroyable malheur ?

Et il se demandait :

—Ne trouveras-tu rien pour les sauver ?... Tu aimes cette jeune fille. Tu donnerais ta vie pour elle ? Tu la vois menacée d'un danger cent fois plus terrible que la mort, et tu ne peux rien, rien ! A quoi donc es-tu bon ?

Et se contredisant, tout en croyant que Valentin réussirait dans son dévouement filial, il en venait presque à souhaiter de le faire échouer !...

Il quitta Bérengère, les bouquets terminés, et entra dans le parc, pendant que la jeune fille se dirigeait vers le château.

Elle marcha lentement, pensive.

Dans le bois, Pierre s'était arrêté, caché par un buisson, et il la regardait s'éloigner, la tête baissée, arrangeant ses fleurs d'une main distraite.

Il se disait :

NE SE COMPTE PLUS

Un remède ne vaut que par les cures qu'il opère et par le soulagement qu'il apporte aux affections des malades. Le *Baume Rhumal* est à ce titre, le remède qui vaut le plus. Les cures qu'il a opérées ne se comptent plus. Il n'est point de rhume, de bronchite et catarrhe, de toux irritée, de mal de gorge ou de la poitrine capables de lui résister après un usage de quelques jours. Le *Baume Rhumal* se vend partout 25c le flacon.

CHOSSES ET AUTRES

—Le mot crystal vient du grec et signifie clair.

—Le choléra a causé jusqu'à présent 13,966 morts dans toute l'Égypte.

—Un moine de la Bohême, Autriche, a fait un paratonnerre en 1754.

—La récolte des pommes à Huron sera de 500,000 barils.

—Il y a cent cinquante grandes statues dans l'église de Saint-Pierre, à Rome.

—L'Australie en 1895 a produit \$41,760,000 d'or. Le Sud africain \$40,271,000. Les Etats-Unis \$39,500,000. La Russie \$24,133,400.

—M. Neill, une autorité américaine en matière de cotons, estime la récolte de l'année à 10,000,000 de balles.

—L'Etat du Rhode Island compte actuellement 60,000 de nos compatriotes, nés tant aux Etats-Unis qu'au Canada.

—Un cyclone a causé pour \$400,000 de dégâts dans la Pensylvanie. On signale plusieurs pertes de vie.

UNE BONNE CHANCE

Une chance de guérison est offerte aux malades atteints de consomption. Le *Baume Rhumal* est le remède recommandé par les médecins. Seulement 25c les 16 doses.

—Le prince Maximilien de Saxe vient d'être ordonné prêtre, à Dresde. Son père, le prince George, le duc de Saxe et ses sœurs les princesses Marie et Mathilde étaient présents à la cérémonie. Le pape a envoyé sa bénédiction au nouveau prêtre.

—Une des nouveautés de la mode à l'automne sera le ruban de noire antique chiffon. Ces rubans sont si souples qu'on les dirait en foulard ou taffetas et dès lors méritent bien la désignation de rubans chiffons. Il y en a de noirs et de toutes les couleurs à la mode. Naturellement, pour l'automne, le vert dominera.

—Voici quelle sera la composition de la nouvelle Chambre à Ottawa : Soixante-trois avocats, trente-trois cultivateurs, vingt-six marchands, vingt et un médecins, dix-neuf rentiers, douze industriels, dix journalistes, six propriétaires de moulins, trois contracteurs, trois agents d'immeubles, deux évaluateurs, un vétérinaire, deux distillateurs, un agent d'assurances, un banquier, un armateur, un imprimeur et un ingénieur.

PRENEZ DU BAUME RHUMAL

Voulez-vous guérir votre rhume ? Prenez du *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français, le guérisseur par excellence des maladies de poitrine. 25c tcs partout.

LES ECHECS

LE TOURNOI DE NUREMBERG

Nos lecteurs ont sans doute vu, par les journaux quotidiens, qu'un grand tournoi international d'échecs venait d'avoir lieu à Nuremberg (Bavière), où les principaux maîtres de l'échiquier avaient été conviés.

Le peu d'espace que nous avons à con-

**TÊTE GRISONNANTE
ET MENACÉE
DE CALVITIE**
On évite ce danger par l'usage de
**La Vigueur des Cheveux
d'AYER.**

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacé de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."
—Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer
PRÉPARÉE PAR LE
DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S. A.

sacrer aux jeux ne nous permettant pas de donner un long résumé de cette brillante, joûte nous nous bornerons à publier le tableau final contenant les noms des joueurs et le nombre des parties gagnées et perdues par chacun d'eux.
Comme on le constatera par la lecture de ce rapport, M. E. Lasker, le champion actuel, est sorti victorieux de cette lutte de géant, et, plus que jamais, nous saluons en lui le *Roi des Echecs*.

	Gagnées	Perdues
Lasker	13½	4½
Maroczy	12½	5½
Pillsbury	12	6
Tarrasch	12	6
Janowski	11½	6½
Steinitz	11	7
Schelchter	10½	7½
Walbrodt	10½	7½
Schiffers	9½	8½
Tschigorine	9½	8½
Blackburne	9	9
Charousek	8½	9½
Marco	8	10
Albin	7	11
Winawer	6½	11½
Porges	5½	12½
Showalter	5½	12½
Schalopp	4½	13½
Teichmann	4	14

V. ROY & L. Z. GAUTHIER
Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

**AUX MÉNAGÈRES
PLUS DE MINE DE PLOMB!**

pour l'entretien des
**Fourneaux de Cuisine, Poêles Mobiles
Tabliers de Cheminées, Ustensiles en Tôle
Fer ou Fonte**

SUPPRESSION COMPLÈTE PAR L'EMPLOI DE LA

PATE FLAMANDE

la SEULE COMPOSITION brevetée en France et à l'Étranger

DIXIÈME ANNÉE DE
Succès prodigieux en Europe!
Vente annuelle: DIX MILLIONS de Boîtes

AGENTS DEMANDÉS
POUR CHAQUE VILLE DU CANADA OU UN SEUL POUR L'AGENCE GÉNÉRALE
Références de premier ordre exigées.

S'adresser à l'Inventeur, M^{rs} DUMOULIN & C^{ie}
44, rue du Bac, à ASNIÈRES (Seine) France.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL
1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires. Gravures, Chansons, etc.
Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites.
Prix spéciaux pour marchands.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES de POITRINE.
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés (c'n Canada). Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

..... LISEZ.....
“Le Monde”
LE GRAND JOURNAL
LIBÉRAL-CONSERVATEUR
DE MONTRÉAL
Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.
“LE MONDE” s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est
UN MEDIUM D'ANNONCE
HORS LIGNES
Bureaux : No 75, Rue St-Jacques
(Entre La Presse et La Patrie)

LE SEUL
Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est
LA SAISON
50, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.



FORTES PREUVES.

ORILLIA, ONT., CAN., Juin, 1889.
 Je ressentis les premières attaques d'Épilepsie en novembre 1878, je résidais à New York, je consultai les meilleurs médecins, qui ne purent qu'empêcher le développement de la maladie; ceux qui étaient consciencieux me dirent qu'il n'y avait pas de guérison. Je fus forcé d'abandonner mon occupation et de revenir au Canada. Depuis j'ai essayé d'innombrables remèdes et consulté les meilleurs médecins, mais rien ne m'a soulagé, jusqu'à ce que en septembre 1888, je fis usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, depuis je n'ai pas eu une seule attaque.

M. J. OLIFFORD.

Une Grande Bénédiction.

SHREWSBURY, W. VA., Mars, 1895.
 Mon enfant de 9 ans, avait depuis deux mois de très fortes attaques de Danse de Saint Guy, nous lui avons donné des remèdes sans succès; il s'améliora aussitôt que nous lui fîmes prendre du Tonic Nerveux du Père Koenig; 6 bouteilles l'ont guéri. Ce Tonic est une grande bénédiction.

MDE. M. NEYLAN.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	26f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger... 62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



PATENTS
 CAVEATS, TRADE MARKS
 COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
 Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

34443

80-11-07

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
 VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéi-commis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débiteures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :

Paris (France), 5, rue de la Bourse.
 Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
 Boston (Mass.), Carter Buildings.
 Toronto (Ont.), 26, King street East.

U. PERREault

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 1er août 1896

52,322

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Vente annuelle

de Coupons

Aujourd'hui commence la deuxième semaine de notre vente annuelle de coupons. Bien qu'il est plu une partie de la semaine dernière, notre vente de coupons a été un succès complet. De nombreux clients (particulièrement de la campagne) se sont rendus à nos magasins et y ont passé toute une journée, sont allés dans chaque département et ont acheté de grandes quantités de coupons, épargnant beaucoup d'argent, car les mêmes marchandises leur auraient coûté beaucoup plus cher à la verge.

Vous y gagnez, mesdames, à assister à la vente de Coupons chez S. CARSLY

Toute la semaine des milliers de bons coupons utiles, dans tout le magasin, marchandises de printemps et d'été, sersnt déposés sur des tables, au centre de chaque magasin, et offerts à des prix ridiculement bas. Nous pouvons ajouter que ces coupons sont de différentes longueurs, de 1/2 à 10 verges, restés de nos meilleures lignes, dans chaque département, et ce sont de bons marchés rares offerts aux acheteurs.

Les Ménagères Sages

Savent qu'elles épargnent énormément en achetant leurs marchandises de toile pour l'automne de

La Cie S. Carsley, Limitée

durant leur vente spéciale supplémentaire du mois d'août, durant laquelle nous vendons nos marchandises de toile à très bon marché.

Essuie-mains

50 douzaines de bons essuie-mains blancs, bouts frangés, bonne grandeur, prix régulier 5c ; pour 2c chacun.

40 douzaines d'essuie-mains pesants en pure toile Huckaback, bonne grandeur, bordés de couleurs et bouts frangés, valants 7c chacun, seulement 4 1/2c chacun.

70 douzaines de grands essuie-mains turcs première qualité, 52 pouces de longueur par 24 pouces de largeur, bouts frangés, valeur régulière 27 ; seulement 18c chacun.

Damas de Table

A 15c—Damas de table non blanchi, double largeur, patrons de choix valant 20c la verge.

A 19c—Damas de table blanc, double largeur, bons patrons utiles, valant 30c la verge.

A 23c—Serviettes de 5 O'Clock tea en Damas blanc, bordures de couleurs et bouts frangés.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame